

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



... SOMMAIRE ...

- La nouvelle Psyché (poésie),..... Marie Duclos de Méru
- Printemps (poésie)..... Paul Morin
- Un beau concours..... Françoise
- La marquise de Vaudreuil..... P. G. R.
- Galerie ministérielle..... Fémina
- Un maître chante..... Léon Lorrain
- Ma première cause..... Adolphe Poisson
- Amour de Pâques..... Marie LeFranc
- Vieilles lettres..... Danielle Aubry
- Le Nouveau Québec.....
- Propos d'Etiquette..... Lady Etiquette.
- Pages de la jeunesse..... Tante Ninette.
- Au But (feuilleton)..... Marie T. Barry
- Conseils utiles, Recettes faciles, Etc..... Paul B.

NORDHEIMER

(LIMITÉE)

Le Magasin de Musique le plus digne de confiance du Canada

Notre assortiment est le plus complet. -- Nos prix sont les plus bas. -- Nos éditions sont les meilleures.

Nos conditions spéciales et nos prix de paiement pour les COLLEGES, les COUVENTS, les SEMINAIRES, les SOCIETES MUSICALES, les CHOEURS, les PROFESSEURS PRIVES seront appréciés.

Nous donnons une attention toute particulière au choix de toute musique expédiée pour approbation.

Notre assortiment ne se limite pas à un seul catalogue, mais il comprend ce qu'il y a de **MIEUX** parmi les publications Américaines, Anglaises, Françaises, Allemandes et étrangères.

Les commandes par la malle ou le téléphone recevront une prompt attention.

NOTE. -- Demandez un catalogue, mentionnez le Journal de Française, et le genre de musique que vous désirez. On vous en adressera un gratuitement et franco de port.

LA CIE DE PIANOS ET DE MUSIQUE DE NORDHEIMER LIMITEE.

Etablie en 1840.

589, Rue Ste-Catherine Ouest,

Montréal.



Le Gin est Bon
pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN
MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des Gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires. Montréal

PRENEZ DES

CAPSULES CRESOBENE

Antiseptiques-Volatiles

Pour faire à pleine bouche, une inhalation salubre pour vos Bronches et vos Pouxmons.

Ainsi vous vous préserverez et vous vous guérirez.

Evitez les imitations, les contrefaçons et les vieux produits qui n'ont rien de volatil.

Evitez les inhalations de fantaisie,

INHALEZ DANS VOS BRONCHES ET VOS POUXMONS

les principes antiseptiques que dégagent les

Les CAPSULES CRESOBENE

C'est la seule inhalation naturelle et pratique.

C'est le seul produit antiseptique et volatil tout à fait inoffensif qui puisse prévenir ou guérir infailliblement les Maux de Gorge, Enrouements, Rhumes, Gripes, Influenza, Bronchites, Catarrhes, Asthmes, Emphysèmes, Pneumonies, etc.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général coin Saint-Denis et Sainte-Catherine, Montréal.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

WE STORE
E. OUEST

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Mont-

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE: R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER:
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

"Le Journal de Françoise" entre, avec ce numéro, dans sa sixième année d'existence.

La Nouvelle Psyché

(Au Journal de Françoise.)

Elle n'a jamais bu qu'en la coupe divine
Et ne fut point hostie au sacrifice impur,
Car perdue en son rêve et le front dans l'azur,
Aux servages humains elle n'est point encline :

Mais lasse des sentiers par où l'Erreur chemine,
Eprise d'idéal et d'un sublime orgueil,
Elle a de ses deux mains, mis son cœur au cercueil
Et drapé sur sa chair sa robe au plis d'hermine.

Muette et poursuivant son espoir entêté,
La nouvelle Psyché, veuve du dieu mysthque,
S'en va la lampe en main... âme mélancolique,

Elle a soif de Bonheur et faim de vérité,
Mais l'éternel Baiser, de sa loyale lèvres
Pourra seul apaiser l'inexorable fièvre.

Marie Duclos de Méru.

PRINTEMPS

(Au Journal de Françoise.)

" Jam ver egelidos refert tepores.....
(OVIDE)

Printemps, ô roi blond des saisons...

*Sous le baiser des floraisons,
Demain se pâmera la plaine.
Sous le baiser des floraisons,
D'angoisse, l'âme sera pleine.*

*Les couchants languiront là-bas,
Dans l'or, la rose et le lilas.
Emaillé de nuances tendres,
De rose, d'or et de lilas.
Le blanc gel des lacs va s'épandre.*

*Les brouillards mauves des matins
Nacreront les champs de jasmins,
Et la rosée, humide voile,
Dans les champs blonds pleins de jasmins,
Fera chatoyer des étoiles.*

*Du sol, victorieusement,
Jailliront l'orge et le froment
En de folles exubérances.
Les tiges d'orge et froment
Evoquent l'or blême des lances.*

*Mais, les jacinthes et l'iris,
— Fleurs d'opale et fleurs de lapis, —
Croîtront, parfumant les fougères,
O fleurs d'opale et de lapis,
Que vous désolerez les trouvères...*

*Car, l'hiver, dolents et moroses,
Ils vont, en d'exquises névroses,
Songeant aux fleurs qui ne sont plus...
Chantant en d'exquises névroses,
Que les jardins sont disparus.*

*Printemps, printemps, clarté qui tombe,
Comme du rire sur des tombes,
Dans le sombre des horizons,
Printemps, tu riras sur nos tombes...*

Printemps, ô roi blond des saisons.

Paul Morin

UN BEAU CONCOURS

Je prie mes lecteurs, de prendre connaissance de la lettre suivante, de M. le sénateur Poirier :

Ottawa, mars 1907.

Madame la directrice du

"Journal de Françoise",

Madame,

Dans une étude sur les poésies d'Alfred Garneau, parue dans la "Revue Canadienne", M. Albert Lozeau nous dit : "qu'il est à présumer que si M. Fréchette eut soumis à feu Alfred Garneau, entre autres, ce vers :

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs
amers
"FERMA son aile blanche et repassa les
mers",

Garneau lui aurait conseillé d'écrire :

"OUVRIT son aile blanche et repassa les
mers."

Il y a là matière à une intéressante dissertation littéraire.

S'il vous convient d'avoir un concours, je mets dix dollars pour celui ou celle dont la critique de ces deux vers sera trouvée, par tels juges que vous désignerez, la meilleure.

Le "Journal de Françoise", sera, j'imagine, ouvert aux concurrents dont les articles ne devront pas dépasser le nombre de lignes que vous voudrez.

Les collègues de France et de Navarre, je veux dire de la province de Québec et de l'Acadie, pourraient être invités, plus spécialement à concourir ; et votre journal, déjà si intéressant et si littéraire, aura ainsi, une fois de plus, contribué à répandre parmi

les nôtres et à faire goûter la bonne littérature canadienne.

Croyez, Madame, à l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

(Signé) PASCAL POIRIER.

Je n'hésite pas à le déclarer : je suis enchantée de la discussion littéraire si intéressante qu'offre notre sympathique frère de l'Acadie à tous ceux qui se sentiront le goût d'y prendre part.

On ne pourrait, d'ailleurs célébrer de plus belle façon, le sixième anniversaire de la fondation du "Journal de Françoise".

Notre journal ne voulant pas être en reste de générosité avec M. le sénateur Poirier, ajoute à la somme déjà déposées, cinq autres dollars pour le second concurrent heureux de ce petit tournoi littéraire, dont nous fixons tout de suite les conditions et les règles à observer :

Les concurrents devront indiquer à quelle expression ils donnent la préférence. Veulent-ils : "ferma" son aile, ou bien : "ouvrit" son aile ? Ils motiveront ensuite le pourquoi de leur préférence.

Ces raisons, exprimées dans le meilleur français, ne devront pas dépasser 150 mots.

Chaque concurrents devra signer d'un pseudonyme quelconque.

Adressez au "Journal de Françoise", 80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Le concours, dès maintenant ouvert, à partir du 6 avril, sera fermé le 6 mai à 6 heures p.m.

Le prix de dix dollars et celui de cinq dollars seront décernés aux deux meilleurs manuscrits. Nous publierons ensuite les réponses qui ont le plus de mérite au point de vue littéraire.

Trois juges ont bien voulu nous faire l'honneur d'accepter d'être les arbitres de ce concours : ce sont madame Laure Conan, M. le juge Robidoux et M. Gonzalve Désaulniers, poète.

C'est de tout cœur que j'invite tous les lecteurs et toutes les lectrices du "Journal de Françoise" à prendre part à ce tournoi littéraire. Non-seulement l'invitation comprend le beau Canada et la chevaleresque Acadie, mais elle s'étend encore à nos frères canadiens des Etats-Unis, si inséparablement unis dans notre souvenir.

Françoise.

La Marquise de Vaudreuil

J'ai lu avec le plus grand intérêt la belle étude que Françoise consacre à la marquise de Vaudreuil dans la dernière livraison du "Journal de Françoise", (16 mars 1907).

"Après la capitulation de Montréal, dit Françoise, madame de Vaudreuil suivit son mari en France où elle mourut. La date de sa mort est malheureusement demeurée incertaine."

"A qui n'a rien, peu est beaucoup", dit un vieux proverbe, Si je ne puis donner la date exacte de la mort de madame de Vaudreuil, je puis au

moins vous offrir l'année de ce triste événement.

Dans une lettre du marquis de Vaudreuil au seigneur Duchesnay, de Beauport, datée du 22 mars 1764, je lis :

"Vous aurez sans doute appris la mort de Mme de Vaudreuil qu'une maladie aussi longue que cruelle m'a enlevée l'automne dernier. Je puis me dispenser de vous donner une idée de la douleur que m'a causé cette perte. Vous en jugerez aisément par l'amitié intime que vous nous avez vue l'un pour l'autre. J'ai perdu aussi mon frère le comte ce qui n'a pas peu augmenté mon affliction. Ces tristes événements et ceux que

j'ai éprouvés depuis mon passage en France m'ont bien convaincu de l'instabilité des choses humaines et m'auraient rendu la vie bien indifférente, si mes parents et mes amis ne m'avaient obligé à rester près d'eux où il m'est plus facile d'oublier mes malheurs que dans une province."

Je suis d'autant plus heureux de mettre ces lignes sous les yeux des lectrices, du "Journal de Françoise" qu'elles rendent justice à une illustre compatriote qui, dans sa haute situation, fit toujours ce qu'elle put pour protéger les Canadiens-Français.

P. G. R.

Lévis, 16 mars 1907.

GALERIE MINISTERIELLE

La peinture, la photographie, la lithographie sont tour à tour mises à contribution pour faire connaître dans le public, la physionomie de nos ministres, des hommes qui président aux destinées du pays et qui assistent Sir Wilfrid Laurier dans sa grande tâche politique et patriotique.

Les traits des titulaires des différents portefeuilles ont été si souvent reproduits que le peuple, sans les connaître personnellement, s'est habitué à leur aspect qui leur est devenu familier.

Mais il nous semble qu'il subsiste une regrettable lacune dans ce mode de faire connaissance, et que le "Journal de François" se doit de réparer l'oubli ou l'omission commise.

N'est-il pas juste, n'est-il pas à propos que le public connaisse non-seulement ses gouvernants, mais encore celles, qui, à leurs côtés, prennent une part modeste, à vrai dire, mais pourtant bien importante, à leur œuvre ?

Ce n'est pas ici l'occasion de prêcher le féminisme, et nous comptons bien nous en abstenir, voulant seulement faire allusion à l'influence indispensable du foyer sur la politique.

S'il est vrai que le visage est le miroir de l'âme, comme l'affirment les philosophes, un coup d'œil donné aux quelques portraits que nous publions, et les notes très sobres que nous écrivons, donnera une idée à nos lectrices, des loyales et honnêtes influences qui inspirent les hommes auxquels sont confiés les destinées de notre jeune peuple.

La place d'honneur revient naturellement, dans ce brillant essaim, à Lady Laurier, la compagne accomplie de Sir Wilfrid Laurier, le premier-ministre du Canada.



Lady Laurier.

Ce n'est violer aucun secret d'Etat, que d'insister un peu sur l'importance du rôle social et presque politique que remplit cette femme de grand cœur et de large dévouement. Le premier ministre, dont la santé n'a jamais été robuste, dont les goûts de travail et d'intérieur sont connus de tous et toujours trouvés, à son foyer, les soins intelligents et zélés, le confort moral et intellectuel nécessaire pour l'accomplissement de sa belle mission.

Peu de femmes savent se tenir aussi nettement au courant de notre mouvement politique que Lady Laurier ; il ne se passe pas, en Chambre, de séance intéressante ou mouvementée à laquelle elle n'assiste, en spectatrice, non pas distraite, mais strictement attentive et intéressée.

Des goûts éminemment artistiques de ses jeunes années, Lady Laurier a conservé un culte réel pour l'art et pour les jeunes artistes qui trouvent en elles la protectrice la plus sûre et la plus éclairée.

Pas un jeune talent qui pointe à l'horizon sans qu'elle n'en soit informée et ne lui prête une main généreusement secourable.

Il ne faudrait cependant pas croire que ses prédilections artistiques lui fassent négliger les autres appels adressés à son inaltérable bienveillance. Avec cette largeur de vue, cette grande indépendance d'esprit qui caractérisent également à un si haut point le premier ministre, elle ne fait pas de distinction dans ses bontés entre les races, la langue, ou la couleur politique des postulants ou postulantes. Tout le monde reçoit de sa part l'accueil le plus vrai, le plus sincère et le plus cordial. C'est cette disposition si chaleureuse, si large et si bonne tout à la fois, qui lui valent le joli titre, que lui décernent tous ceux qui connaissent ses bontés silencieuses et réservées, celui de Notre-Dame des Canadiens.

Lady Cartwright, femme du ministre du Commerce, de celui qu'on appelait dans sa maturité batailleuse : "Le galant chevalier d'Oxford", descend d'une ancienne famille militaire ; son père était le colonel Francis Lawe, de Cork, Irlande. C'est une femme de grande énergie, très intéressée dans tout mouvement social et humanitaire. Elle occupe le poste de vice-présidente du Conseil National des Femmes, et, sa résidence est une des demeures les plus hospitalières d'Ottawa.

Lady Borden est femme du ministre de la Milice. Sir Frederick Borden est destiné, s'il faut en croire la rumeur, à quitter bientôt Ottawa pour aller orner, à Londres, les salons du Haut Commissariat du Canada. Il est inutile de dire combien Lady Borden sera regrettée dans la capitale, où, depuis l'avènement du gouvernement Laurier, elle avait

constamment tenu le sceptre du mouvement social.

Sa magnifique résidence de l'avenue Laurier, dont elle fait les honneurs avec un charme exquis, réunit tout ce qu'Ottawa compte de jeunesse et d'élégance.

Mme Fielding, femme de l'honorable ministre des Finances, a été très éprouvée, depuis quelques années. Deuil sur deuil sont venus attrister son foyer, et, ont jeté sur sa vie un voile d'une tristesse profonde à laquelle s'associent tous ceux qui ont su apprécier le cœur et les hautes qualités de cette femme supérieure, dont nous nous faisons un devoir de respecter la silencieuse affliction.

Madame L.-P. Brodeur, l'aimable



Madame Brodeur

compagne du ministre de la Marine, figure ensuite, dans l'ordre protocolaire, et, c'est une joie pour nous d'avoir à redire, encore une fois, toute la sympathie, toute la cordialité qui se dégage de l'accueil de cette femme charmante.

Son passage à la présidence de la Chambre avait été marquée par une fusion presque inaccoutumée dans notre monde social entre les deux éléments politiques et nationaux du pays. Femme de ministre, elle continue ces aimables traditions, réservant à tous l'accueil le plus franc et le plus vrai que n'entrave cependant rien de ses prédilections bien nettement et loyalement françaises.

Avec madame Frank Oliver, femme du ministre de l'Intérieur, pénètre dans notre monde ministériel féminin un souffle saisissant d'activité, de vie et de mouvement, un rayon de soleil des prairies, un parfum de grand air, qui font vibrer le protocole et réjouissent tous les cœurs.



Madame Oliver.

Ayant abandonné sa délicieuse résidence d'Edmonton, élevée par ses soins, ornée de ses mains, sortie de terre, sous ses yeux, lorsque la prairie n'avait pas encore connu l'envahissement, et quitté ce séjour idéal pour la capitale, elle a emporté avec elle un peu de cette atmosphère de liberté, et de "congénialité" que l'on ne trouve que dans les contrées aux larges horizons.

Jeune, gaie, aimable et bonne, elle est secondée dans sa tâche de maîtresse de maison par ses deux jeunes filles, dont la popularité à Ottawa est sans bornes, qui sont de toutes les fêtes et de tous les sports; et qui dans l'éclat de leur jeunesse, laissent refléter les hautes qualités de cœur et d'esprit dont la maturité a accentué les qualités dans les traits de leur mère.

Madame Oliver a conquis toute la société d'Ottawa, et particulièrement la portion française, par la large part qu'elle a faite, dans ses attentions, aux personnes de notre langue dont elle semble trouver un vif plaisir à s'entourer et par son refus de

se cantonner dans aucune coterie. Elle représente bien l'élément essentiellement canadien, dans sa plus large acception, et s'il est un mérite dont nous devons lui tenir chaudement compte, c'est bien de cette attitude invariablement gracieuse et sympathique.

Madame Aylesworth, l'épouse du ministre de la Justice, partage avec madame Oliver ces délicates attentions pour les nôtres, et l'expression nous en touche d'autant plus qu'elle a été quelquefois tardive en certaines milieux. Une des récentes acquisitions sociales de la capitale, elle y a conquis, immédiatement, par son charme personnel, une place absolument hors de pair.



Madame Templeman.

Madame Templeman, femme du ministre du Revenu de l'Intérieur, passe, pour la première fois, l'hiver à Ottawa.

C'est une femme charmante qui s'adonne, de préférence, à la vie tranquille et calme et aux œuvres de charité qu'elle préfère, sans affectations, aux distractions mondaines. Elle est très populaire à Ottawa et toujours chaudement accueillie.

Nous avons, il y a quelques jours à peine, salué dans ce journal, la venue à Ottawa, de la charmante épouse du Ministre des Postes, Mme. Rodolphe Lemieux.

C'est la plus jeune en date et en âge de toutes ces dames; sa belle jeu-

nesse, sa beauté piquante lui attirent de respectueuses admirations que ses ressources intellectuelles doublées d'une instruction supérieure savent retenir et fixer.

Femme du monde accomplie, inbuée des hautes traditions de raffinement, de politesse et d'affabilité d'une famille dont les qualités sont le plus noble apanage, Mme Lemieux réserve à tous un accueil dont la cordialité est rehaussée par la plus exquise distinction.

Madame Sutherland, qui fait les honneurs des Communes du Canada, est une personne des plus avenantes, éminemment aimable et cordiale. Les salons de la Présidence, où ses réceptions sont toujours très suivies, brillent sous son égide, d'un éclat de haut style.



Madame R. L. Borden,

Nous manquerions à tous les égards que la courtoisie nous impose et que la constitution exige, si nous omettions, dans cette gerbe gracieuse l'épouse distinguée et la femme charmante, du chef de la Très Loyale Opposition de Sa Majesté, Madame R.-L. Borden, née L. Bond, de Halifax, N.-E.

Depuis que les vicissitudes de la politique ont assuré à la capitale, l'avantage de la présence permanente de Mme Borden, qui compte déjà à Ottawa de nombreuses et solides amitiés, le cercle de ses relations s'est largement agrandi.

La chaleur communicative de son accueil a fait de ses réceptions, des réunions mondaines très goûtées. Excessivement charitable, l'épouse du chef de l'opposition fait partie du bureau de direction de "l'Ordre des Gardes-Malades Victoria". C'est une "sportswoman" dans toute l'acceptation du terme, et qui raffole de tennis, de golf, etc.

Nous n'aurions garde d'oublier de mentionner Mme Paterson, femme du ministre des Douanes, et Mme Jacques Bureau, l'épouse du nouveau Solliciteur-Général, qui vient d'être assermenté ; cette dernière n'a pas encore eu le temps de venir prendre à Ottawa la place que son amabilité, sa distinction, affirme-t-on, lui donnent droit.

Les honorables Scott et Emerson sont veufs.

Le ministre de l'Agriculture, nous sommes tenue de le déplorer, persiste dans un célibat obstiné. Il en sera assez puni par l'absence d'une figure à son nom dans cette exquise galerie.

Fémina.

Un Maître Chantre

[Conte Canadien.]

Depuis sa plus tendre enfance, Jacques Bessette s'était toujours couché avec l'agneau et levé avec l'alouette. Était-ce à cette hygiénique habitude qu'il devait la roseur de ses pommettes et l'éclat de ses bons yeux bruns dont les jeunes gars étaient jaloux?... N'était-ce pas, plutôt, la triple rasade de rhum qu'il se versait, chaque jour, avant les repas, qui avait conservé à son vieil organisme de quatre-vingts ans, toute la virile beauté de la jeunesse ? Nous attribuerons si vous le voulez bien, cette verdoyante maturité à ces deux bonnes pratiques et à quelques autres non moins recommandables.

La vie de Jacques Bessette avait été simple et "droite comme un sil-

lon". A treize ans, ses parents l'avaient retiré de l'école sous prétexte qu'il était assez fort pour manier la charrue... "et pis y'en savât assez !" Il avait donc travaillé avec le père, jusqu'à ce que celui-ci, sa journée faite, s'en fut dormir sous une croix de pin encadrée de deux saules.

Entre temps, il s'était marié avec la blonde et belle fille du père Poirier, le voisin ; et il avait donné au pays huit beau gars bien découpés et cinq filles roses et rondes,

Il était, aujourd'hui, avec ses quatre-vingts ans sonnés, ce qu'on appelle si justement un vert vieillard : un homme heureux et bien portant, fier de sa famille et de sa terre et content de lui-même. Quand il rentrait des champs le soir, entre chien et loup, il fredonnait la nostalgique chanson du "Canadien errant". Ce n'était pas qu'il fût mélancolique : nul, mieux que lui, ne goûtait toute la franche gaité de ces plaisanteries anodines que les paysans aiment à faire en sortant de la messe du dimanche ; mais la musique triste et les airs religieux plaisaient particulièrement à son âme agreste de primitif qu'une longue et incessante contemplation de la nature avait, en quelque sorte, façonnée à l'image de la bonne terre.

Le dimanche, c'était le plus beau jour de la semaine pour Jacques Bessette. Il allait, d'abord, avec ses habits propres, en bourgeois, voir sa terre ; il y promenait son œil de maître, et sa bonne vieille figure s'épanouissait à la vue des petites têtes vertes des avoines, ou des belles gerbes dorées. Et puis, il allait à la grand'messe. Depuis cinquante ans, le père Jacques, comme on l'appelait, était maître-chantre, il n'avait jamais manqué, une seule fois, d'entonner le "Gloria" et le "Symbole des Apôtres" ; personne autre n'aurait su rendre le "Gloria" avec une telle allégresse ; et avec un accent plus convaincu, le "Credo". Il ne savait pas le latin, le pauvre cher homme ; mais il avait servi la messe, étant jeune, et beaucoup fréquenté chez le curé ; il ne comprenait pas le latin, mais il le chantait couramment.

Tous les premiers de l'an, les enfants et petits-enfants de Jacques Bessette se rendaient, le matin, chez



Ma Première Cause



lui, pour recevoir sa bénédiction. Après la cérémonie, il était d'usage que le bonhomme chantât "A la claire fontaine". Or, cette année-là, — il venait d'avoir quatre-vingt-huit ans — quand le brave maître-chanteur eût béni ses enfants, il ouvrit toute grande la bouche et articula "A la clai...", mais il ne sortit qu'un pauvre petit filet de voix si mince, si mince que la famille recueillie ne l'entendit pas. Le bonhomme se fâcha, accusant son diable de col des dimanches d'être la cause de ce "manque à l'attaque". Il arracha brutalement le coupable et le lança sur le parquet de la grand'salle. Les yeux des petits riaient malicieusement, tandis que les parents s'attristaient. Le vieux recommença énergiquement : même silence... Alors, sa colère s'apaisa, et de grosses larmes coulèrent de ses bons yeux bruns. L'on eut beau s'empresser autour de lui, chercher à le consoler : "Vous avez le rhume, pé-père" — "Fatiguez-vous donc pas !" — "Vous chanterez à la messe" — Rien n'y fit ; l'infortuné vieillard ne voulait rien entendre. L'idée qu'il était vieux et usé lui vrillait le cerveau ; et, pour la première fois depuis quatre-vingts ans, Jacques Bessette manqua la messe du dimanche.....

Depuis lors, de sombres pensées lui coupèrent l'appétit, troublèrent son sommeil ; et il mourut, peu après, de s'être aperçut qu'il était vieux.

Léon Lorrain.

Mille-Fleurs occupe un nouveau local, pimpant, frais, aussi joli, aussi parfumé que son nom. 527, Sainte-Catherine-Est.

Depuis une heure, une femme agace une amie avec l'intelligence de son chien, elle conclut enfin :

— C'est vraiment incroyable à quel point les chiens sont intelligents.... Le mien comprend tout ce que je dis ...

Alors l'autre :

— Ne m'en parlez pas... c'est au point que nous allons apprendre l'allemand, mon mari et moi, afin de pouvoir causer sans que le nôtre comprenne!...

Vous me demandez, chère Françoise, de collaborer à votre numéro de Pâques et vous exprimez le désir que je vous écrive quelques réminiscences ; ce qui m'est une excuse de livrer au public des souvenirs qui me sont personnels. Voici donc en quelques lignes le récit de ma première cause :

Je venais d'être admis dans la noble et très honnête confrérie du barreau. Je ne rêvais que dossiers volumineux et que procès retentissants qui devaient rendre mon nom célèbre, lorsque s'ouvrit la cour criminelle sous la présidence de l'honorable juge Plamondon qui siégeait, je crois, pour la première fois et avec une gravité qui ne dédaignait point, par ici par là, une saillie de bon aloi. Le barreau d'Arthabaska dont la renommée s'étendait au delà des limites du district était au complet. L'huissier audiencier, figure très familière aux habitués du Palais et dont la loquacité était bien connue, commanda comme à regret le silence car le juge venait de monter sur le banc sans tricorne, cette coiffure étant inconnue à Arthabaska. Tout le personnel de la cour était présent. Près du shérif Quesnel, grave et digne dans sa petite taille se dressait de toute sa personnalité anguleuse le protonotaire Wadleigh, figure froide d'anglo-saxon perdue au milieu de ces physionomies gauloises. A sa droite se tenait son député, M. Théroux dont la longue chevelure faisait involontairement songer au temps de Mérovée et dont la barbe imposante contrastait avec la face glabre de son voisin.

La première cause inscrite était celle d'un adolescent de seize ans accusé de mauvais traitements envers son père et sa mère. Dénué de toutes ressources, le malheureux n'avait point de défenseur et, chose singulière, aucun avocat ne lui avait offert ses services gratuits. Le tribunal ayant constaté que nul ne se levait pour le défendre se tourna vers moi, le plus jeune des avocats présents, et me con-

fia cette tâche, suivant en cela une ancienne coutume qui a sans doute pour origine ce principe qu'en toutes choses on n'a que pour son argent. Piètre bourse, piètre défense. Grande fut ma surprise ; la bouche ouverte non pour parler mais pour me taire, j'étais là immobile et ne sachant que faire. Cependant je compris bientôt par l'attitude du tribunal que ce n'était point un simple désir du juge, mais un ordre. Refuser c'eût été un mépris de cour et alors il serait arrivé une singulière aventure : au lieu de l'accusé c'est son avocat qui fut allé en prison. Il me fallut donc accepter avec une bonne grâce plus simulée que réelle. Mais à ce moment (les grâces d'état nous arrivent ainsi subitement), je me sentis pris pour cet infortuné d'une pitié soudaine, et, je pris alors la résolution de le défendre avec tout le zèle que peut mettre à sa première cause un véritable disciple de Thémis. D'ailleurs j'entrevois un succès qui devait me poser dans le barreau et qui du coup me rendrait digne d'en faire partie. N'était-ce point un hasard heureux qui me constituait le défenseur de cet opprimé ? Je dis opprimé, car de suite je me le figurai innocent. Mais, me direz-vous, battre son père et sa mère n'est point le fait d'un fils suivant le commandement. Je l'admets, mais comme son sort était entre mes mains, je conçus sur le champ mon plan de défense et sans consulter le client intéressant que la cour m'assignait, je me décidai à plaider folie, d'autant plus que sa binette semblait me donner raison. Cependant il se présentait un obstacle ; je n'avais point de toge et comparaitre sans le costume traditionnel eût été manquer de respect envers le tribunal. Je croyais en être quitte pour la peur, quand, malheureusement pour moi, M. Laurier vint à mon secours en me prêtant la sienne, oubliant de me passer en même temps son éloquence qui faisait déjà prévoir la

brillante carrière dont nous sommes les heureux témoins.

Je n'avais plus d'excuse pour ne pas procéder et le cœur me battait bien fort, car outre que j'avais à affronter une salle pleine, j'avais à lutter contre une des célébrités du barreau, M. Eugène Crépeau, qui occupait pour la couronne. Le choix du jury se fit rapidement et sans «challenge»; puis M. Crépeau exposa la cause, laissant ressortir l'énormité de l'offense et le besoin pour la société de se protéger par de salutaires exemples. Et chaque fois qu'il vantait l'intelligence de l'accusé pour le rendre aux yeux du jury plus responsable de ses actes, le malheureux, ne comprenant point cette tactique, du regard et du geste le remerciait du compliment. Je résolus de tirer parti de cette attitude étrange; aussi lorsqu'après avoir entendu quelques témoins, mon tour vint d'adresser la parole aux jurés, je m'efforçai à démontrer le défaut d'intelligence dont il venait de donner la preuve. Par malheur pour moi, le malheureux, pas assez dépourvu de bon sens pour ne point s'apercevoir que je voulais le faire passer pour un idiot et trop peu intelligent pour comprendre le motif qui me faisait agir, se dressait furieux et faisait un geste énergique de protestation chaque fois que je touchais à ce point. Je compris par là qu'il préférerait être condamné comme coquin plutôt que passer pour idiot. Aussi je repris mon siège fort dégoûté d'une cause qui ajournait indéfiniment toutes mes espérances et faisait crouler toutes mes illusions. Le jury finalement fut de l'avis de la couronne et je crois bien qu'il eut raison. Aussi je le vis condamner avec indifférence, je dirai même avec un certain plaisir. Je ne sais ce qu'il est devenu depuis, mais ce que je puis vous dire c'est que je ne lui ai jamais réclamé d'honoraires et qu'il n'est jamais venu m'en offrir.

Ce fut ma première et dernière cause à la cour du banc du Roi, ayant compris que je n'étais point né criminaliste.

Adolphe Poisson.

On est vraiment seule que lorsqu'on n'attend plus. — COMTESSE DIANE.

AMOUR DE PAQUES

Yvonnette est venue passer ses vacances chez ses grands-parents dans le joli village de Pen-Kadénic, qui penche ses maisons centenaires sur les flots renouvelés.

Les grandes filles du village qui partent en bandes pour mener paître les troupeaux, chaque après-midi, lui ont fait signe au passage et Yvonnette est accourue, les mains dans les poches de son tablier à volants.

Au long de la côte, s'étendent les champs étroits emmurés de pierres grises que le soleil de septembre fait briller comme autant de lames d'étaï. A peine arrivées, les petites vaches bretonnes tendent le col et tendent sans prendre haleine l'herbe salée qui a réussi à lever à l'ombre des haies.

Les bergères se sont assises en rond au pied d'un figuier, le seul arbre que l'on aperçoit sur la côte, à perte de vue. Elles ont suspendu aux feuilles leurs coiffes de mousseline pour les remplacer par des chapeaux de fanes qui préservent leur teint contre le vent de la mer. Yvonnette se balance sur une branche fourchue; sa natte blonde oscille aux mouvements de son corps. De rudes gars couleur de pain bis ont rejoint les grandes filles. Quelques-unes, les sages courent un peu à l'écart, le ciseau des couturières pendu à leur côté, les autres plaisantent bruyamment en langue bretonne. Yvonnette ne comprend pas, s'ennuie et regarde la plage à travers les feuilles du figuier.

Tout à coup, une silhouette s'y dessine... Quelque pêcheur sans doute. Les bergères ont mis les mains devant leurs yeux, pour voir aussi, et Marianick a dit la première: "C'est André, le fils aux Kerneur!"

Un jeune homme s'est levé les poings sur les hanches, et a grommelé quelque chose dans la direction de l'arrivant. Les travailleuses rangent les plis de leur jupe sur leurs pieds nus, les bavardes retiennent

leur langue, Marianick rejette en arrière son chapeau de jonc et ses yeux narquois clignent vers le compagnon de méchante humeur.

"Tiens! le fils aux Kerneur! Il a fini son temps? Il est revenu des pays étrangers?"

Marianick renseigne les curieuses:

André Kerneur avait encore cinq mois de service à faire; mais il était tombé malade, d'une mauvaise fièvre attrapée là-bas paraît-il. Et voilà forcé de revenir... Dommage: il était déjà sergent, il serait devenu officier... Dam! c'est un savant: le père Kerneur s'est saigné aux quatre veines pour le tenir au collège jusqu'à dix-huit ans. On dit qu'il attend une place du gouvernement...

Elles écoutent, bouche bée. Les joyeux lurons de tout à l'heure, après avoir risqué quelques rires de mépris, ont quitté la place en sifflant. Yvonnette baisse la tête, les yeux rivés à une tache d'encre de

En trez Mesdames



Nos trois Pharmacies sont aussi attrayantes qu'une maison bien tenue; tout y est propre et rangé.

Une pharmacie bien tenue demande un personnel compétent et dévoué. Dans chacune de nos Pharmacies un gérant intéressé est responsable de la bonne administra-

tion. Nous vous invitons à entrer et à examiner notre choix de PARFUMERIE, les meilleures marques et les odeurs les plus nouvelles.

BONBONS FRANÇAIS ET CHOCOLATS de Lowney et de McConkey, frais et délicieux.

Les prescriptions ne sont préparées que par des assistants d'expérience.

HENRI LANCTOT

3 PHARMACIES { 295 rue Ste-Catherine, Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près de Monigny.

son tablier. Elle voudrait bien être descendue de son perchoir...

Il s'est avancé hardiment, le beau sergent, le fils aux Kerneur, vers les filles assises en rond sous le figuier. à travers les feuilles, Yvonne l'examine: son grand chapeau, sa veste de velours, ses hautes bottes, son fusil sur l'épaule et l'épagnéul qui lui saute aux jambes, le posent en héros de contes, demi-prince et demi-brigand qui se laisse attendrir par de beaux yeux. Qu'il y a loin des farauds de village qui dandinaient tout-à-l'heure leur lourde prestance dans des pantalons de toile et des chemises béant sur leur poitrine.

Puis elle regarde le visage bronzé, les yeux bleus et doux sous les paupières de bistre, les longues moustaches dorées. En vérité, Yvonne trouve cela joli à voir.

Le chasseur a souhaité le bonjour à la ronde et aperçu deux jambes maigres qui pendent entre les branches, une figure qui se dérobe sous les feuilles. Marianik le renseigne:

—C'est la petite Le Guen; vous vous rappelez bien sa mère, native de Pen-Cadénic et qui s'est mariée à la ville.

—Si je m'en rappelle!

Et le jeune homme a tendu ses grands bras vers la petite qui s'y laisse glisser, toute rougissante.

—Si je m'en rappelle! reprend-il. Mais de vous aussi, Yvonne, je me souviens très bien. Vous étiez une petite poupée de cinq ou six ans, quand je jouais avec vous, avant d'aller au Tonkin. Vous devez en avoir douze à présent.

Yvonne, debout devant lui, enfonce les mains dans les poches de son sarreau, par contenance, et tripote les galets blancs dont elle a toujours ample provision, et secouant la tête:

—Non, treize...

Il oublie les bergères admiratives et prolonge le dialogue:

—Et votre oncle Jean, où est-il? Nous étions camarades d'enfance, des bons, vous savez.

Yvonne a retrouvé sa langue et ose lever ses yeux tendres vers André Kerneur.

—Grand-mère vous laissez courir comme ça toute la journée, dit-il en caressant les cheveux brûlants. Allez, venez, je vais vous ramener à la maison.

Yvonne saisit la main qui lui est tendue et s'éloigne avec le jeune homme, sans un mot d'adieu pour les grandes filles dépitées.

Elle la presse doucement, cette main de "son grand ami" comme l'appelle déjà son cœur passionné de petite femme de treize ans. Elle est fière qu'il l'ait distinguée entre toutes, elle regarde la plage torride, la mer chauffée à blanc comme un métal, les vaches qui broutent sur la lande en agitant la queue pour chasser de leurs flancs les mouches têtues, le chemin caillouteux qui tourne vers le village. Au loin, les rires des bergères fusent sous le ciel.

Yvonne marche en silence et appuie sa joue satinée sur la main brune du sergent.

II

Ding, dong! La cloche sonne, une cloche rouillée et fêlée d'église de campagne. Il y a prière du mois de Marie ce soir. Les jeunes filles s'appellent d'un seuil à l'autre:

—Avez-vous fini l'ouvrage? Dépêchez-vous, ou nous arriverons en retard!

Le bourg où elle doivent aller entendre le rosaire est à un bon kilomètre de Pen-Cadénic, qui n'a pas son église, le pauvre! ...

Marianik cogne aux vitres de la maison voisine. Yvonne se déshabille au clair de lune et grand-mère est déjà couchée. Sa voix emmitouflée de sommeil fredonna à sa petite-fille un refrain que le grand-père, un ancien gabier, a rapporté de ses campagnes :

"C'est à Paris, près de Pantin,

"Que je naquis un beau matin

"De décembre

Marianick interrompt la chanson.

—Voulez-vous laisser Yvonne venir au bourg avec nous?

Grand-mère soulève un peu la tête de dessus l'oreiller pour mieux comprendre la question.

—Au bourg? fait-elle, soudain réveillée. Oui-dà, pour attraper froid!

Mais la fillette proteste. Elle n'aura pas froid, elle veut aller aussi avec les autres, là! Elle prendra dans l'armoire le châle que lui a tricoté grand-mère. Et puis, elle dira une prière pour elle... Cette dernière considération décide grand-mère qui vient d'ailleurs de se rappeler qu'elle a besoin de fine fleur de farine chez le boulanger du bourg. Son rhumatisme l'empêche d'y aller elle-même. Et Yvonne se sauve pendant que la grand-mère l'accompagne de son refrain :

"Pour calmer le froid, la faim,
"Nous n'avions ni feu ni pain
"Dans la chambre

Il y a là une vingtaine de jeunes, garçons et filles. Quelques vieux viennent par derrière, paisiblement. Yvonne marche à côté de Marianik qui l'a prise sous sa protection.

Voici l'église, monsieur le Recteur, en surplus bien repassé, les cierges de suif allumés, les petites filles de l'école rangées sur leurs bancs.

Yvonne prend place à côté de Marianik mais elle ne comprend pas un mot du prêche breton, et ses yeux se ferment, comme si la grand-mère continuait à chantonner pour l'endormir...

"Papa disait à maman
Elle a mal choisi son temps
Ta fillette...

Sa voisine la pousse du coude... Elle sursaute, mais elle sent qu'elle a dû branler de la tête, allonger le nez vers son menton, comme grand-mère quand elle va faire dodo et qu'on s'en est aperçu, bien sûr. Elle pleurerait de honte!

Ding, dong! La cloche grelotte quelques notes finales avant de s'endormir pour la nuit dans son clocher branlant. Ding, dong! Les capes noires ou les coiffes blanches se prosternent une dernière fois et les sabots des vieilles et les claques des jeunes résonnent sous le porche.

Ding, dong! Marianick fait l'appel et tout le monde se trouve réuni à l'entrée du bourg pour reprendre le

chemin de Pen-Cadénic. Yvonne se rapproche de la grande fille, mais voilà, Marianick s'est laissé prendre le bras par un de ses admirateurs et Yvonne intimidée et vaguement mortifiée chemine en boudant le long du fossé. Elle voudrait être arrivée à la maison.

Soudain, elle sent ses yeux emprisonnés par deux mains qu'elle est presque sûre de reconnaître, mais qu'elle prend plaisir à tenir avec un geste d'incertitude.

—Est-ce vous Marianick?...

Pas de réponse.

—Vous Anna?

Puis, câline, elle rejette la tête en arrière, dans les bras d'André Kerneur et murmure:

—Je savais que c'était vous!

Comme elle est joyeuse! La clarté lunaire qui baigne les champs semble aussi pénétrer dans son cœur comme dans la corolle ouverte d'un lys. On est encore loin du village, heureusement; à peine a-t-on passé les Trois-Moulins qui marquent la moitié de la route.

Yvonne bavarde, la main dans la main d'André; elle parle de l'oncle Jean, de sa grand-mère, de ses amies d'école, de ses études. Un peu de vanité fait vibrer sa voix:

—J'apprends le solfège et le dessin depuis l'année dernière. Je suis dans la classe des grandes, vous savez.

Filles et garçons se noient là-bas dans le clair de lune. Yvonne et son compagnon sont restés en arrière. La route est toute blanche et frappée, à droite et à gauche, par la mer, car Pen-Kadénic est jeté sur un promontoire.

"C'est joli" pense tout haut Yvonne en montrant du doigt les flots soumis, le ciel d'argent et dans le lointain la maisonnette des grands-parents, l'étable basse et le puits à capuchon de pierre.

On arrive... Marianick se retourne et cherche des yeux sa petite compagne. Eh bien! si elle se doutait que le beau sergent revenait aussi du bourg ce soir!

Elle semble gênée.

—Ne te dérange pas, Marianick, dit André, je vais la reconduire.

Les voilà devant la porte. Yvonne pèse d'un doigt léger sur le loquet, pour ne pas réveiller la grand-mère et entre dans le corridor noir, sur la pointe du pied.

Des braises grésillent encore dans le foyer. Il faut souffler dessus pour allumer la chandelle.

Mais grand-mère, qui dort d'une oreille, comme une poule sur son perchoir, s'est réveillée et interpelle sa petite-fille:

—C'est toi, coureuse? Tu n'as pas rencontré le loup-garou derrière les Trois-Moulins?

Elle rit, l'espiègle! Ou plutôt, il semble à grand-mère qu'ils sont deux à rire et à chuchoter.

Elle écarte les bribes de son bonnet et se redresse.

—Jésus!... Est-ce pas toi, le fils aux Kerneur?

Le sergent s'est avancé — Yvonne a enfin réussi à allumer la chandelle — et il embrasse la grand-mère sur les deux joues.

Elle ne finit pas de s'exclamer. Elle croyait, bien sûr, qu'on ne revenait pas de ces pays maudits. Un bout de conversation s'engage. On cause de l'oncle Jean, un coureur de mers et d'aventures comme André.

Yvonne écoute, espérant que son grand ami s'occupera d'elle. Mais il ne paraît plus la voir. Il bavarde, il bavarde. Yvonne s'ennuie.

L'horloge fait tic-tac, tic-tac, avec une lenteur! on dirait un baillement qui n'en finit plus. La chatte pelotonnée sur l'éredon de grand-mère, ronronne en plissant les paupières. La fillette, rancunière, la déluge d'une tape de la main.

Que devenir? Grand-mère lui a dit de réciter ses prières et elle s'est mise à genoux devant le chapelet qui vient de Lourdes. Mais vraiment, les mots meurent sur ses lèvres, sa pensée est absente.

Enfin, André vient de souhaiter le bonsoir à grand-mère. Il s'approche de l'enfant qui lui tend un visage sans grâce.

Le loquet de la porte retombe... une ombre passe derrière les vitres... la cadence d'un pas s'affaiblit... Il est parti!

Yvonne pleure sous les rideaux à ramages, tandis que la grand-mère balbutie la chanson favorite de sa petite-fille:

"Maison soleil par les trous
"Du toit descendait chez nous
"Et nous faisait à tous
"Risette.

III

Elle ne l'a pas revu le beau sergent. A vrai dire son souvenir a dormi au fond de son cœur comme un caillou brillant dans de la mousse.

Aujourd'hui, elle revient au village. Grand-mère est morte. On l'enterre dans le cimetière du bourg.

Ding, dong! La cloche, celle qui l'appelait au rosaire du mois de Marie les années précédentes, carillonne.

Ding, dong! ce sont les mêmes notes pleureuses et éperdues. On dirait que le coq de pierre du clocher a soudain trouvé une voix.

Ding, dong! En route pour le bourg. Les villageois se groupent autour du cercueil; la famille vient après. La mère d'Yvonne sanglote, soutenue par l'oncle Jean. Yvonne ne peut pleurer. Sa pensée est loin de la morte. Le retour aux lieux familiers où s'écoula une grande partie de son enfance l'émeut plus que l'événement qui l'y rappelle. Peut-être ce soir, en songeant à la chaumière maintenant déserte où elle passa de douces heures, blottie sous le manteau de la cheminée à écouter la grand-mère fredonner la chanson de la grisette de Pantin ou la complainte du Juif-Errant, le flot des souvenirs ouvrira-t-il la porte des larmes. Mais en ce moment, elle ne peut pleurer.

Elle regarde dans le passé. Voici le figuier où se réunissaient les belles filles en septembre, après dîner. Elle s'y revoit dans son tablier d'écolière, perchée sur la branche fourchue. A travers les feuilles, les fenêtres de sa maison, disait-elle, ses yeux interrogent la plage. Une silhouette s'y précise... C'est André Kerneur...

Oui, André, avec ses yeux clairs, si vivants dans l'ombre portée de son grand chapeau. Qu'est-il devenu? S'est-il guéri des fièvres?

Elle aimerait qu'il soit là, près d'elle, dans ce jour de deuil où tout le monde pleure... Comme autrefois, elle appuierait sa joue à la main du jeune homme.

Le cortège emplit la route qu'elle a parcouru un soir, au clair de lune, avec André, puis se répand dans la petite église du bourg, où elle s'endormait sous les yeux de Monsieur le Recteur en surplis. Voici la dernière étape: le cimetière.

Yvonne s'agenouille dans le sentier, sur le sable fin. Le soleil du printemps lui tiédit le visage. Elle appuie son bras sur un socle de marbre blanc, elle rêve; les chants liturgiques se vêtent de mystère et de douceur dans le plein air champêtre. Des tableaux familiers passent dans son esprit: elle revoit la grand-mère suivant sa vache pas à pas, le long des sillons de jeune blé, par une matinée ensoleillée comme celle-ci; elle, Yvonne, joue sur la plage avec des galets ou s'endort sur le lit de fougères que la bonne vieille lui a dressé.

Mais vraiment, elle ne peut pas pleurer, et pour Yvonne, qui confond les larmes avec la douleur, c'est une souffrance, une honte avivée d'un gros remords de demeurer les yeux secs.

Dans l'air natal, le souvenir d'André lui revient, mêlé aux senteurs des pieds d'alouettes qui poussent sur les tombes et qui fleurissaient aussi dans le jardin des grands-parents.

Tout-à-l'heure, après la cérémonie, pendant que les assistants se livreront à l'agape coutumière dans la maison de la morte, Yvonne s'échappera vers la plage; peut-être rencontrera-t-elle le cher André.

La chaleur augmente. La fillette s'appuie plus lourdement sur la tombe de marbre, l'une des plus belles du cimetière. Elle regarde machinalement l'inscription dorée qui étincelle au soleil et en rassemble les lettres:

+++++ +++++
 + Ici-git +
 + dans sa +
 + vingt-sixième année, +
 + le sergent +
 + +
 +++++ +++++

Elle se lève avec épouvante. Il lui semble d'être penchée sur un cadavre. Elle n'a pas besoin de lire le nom d'André Kerneur pour savoir que c'est lui qui dort là.... En même temps qu'éclatait dans son cœur la révélation de son amour d'enfant, elle apprenait que les beaux yeux noyés d'ombre étaient clos à jamais, et froide la main où s'était blottie la sienne...

....Et dans le cimetière breton, pendant l'enterrement de la mère-grand, Yvonne versa de vraies larmes...

Marie Le Franc.

In Memoriam

Aux pauvres étrangers qui viennent ici pour peupler notre pays, et que la mort surprend loin de leur patrie, n'ayant souvent ni parents, ni amis. Pauvres frères inconnus; qu'aucune croix ne marque la place au champ des morts.

Une idée touchante et chrétienne est venu à quelques âmes pieuses, d'ériger un monument au cimetière catholique, avec l'approbation de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal, sur le terrain réservé aux étrangers et à nos compatriotes non réclamés:

Placer sur le terrain élevé qui domine toute cette partie côté-nord, une belle statue de la Mère des Miséricordes, l'auguste Vierge Marie, pour en faire une station de prières. Plusieurs gradins entoureront ce monument, afin que les pieux visiteurs puissent s'agenouiller et réciter un "De Profundis" pour le repos de nos pauvres défunts abandonnés.

Cette bonne œuvre toute de charité et sous le haut patronage de plusieurs dames qui espèrent la voir bien accueillie du public, surtout en ce saint temps de pénitence et de méditation, où l'âme chrétienne est avide de faire le bien.

Les contributions quelles qu'elles soient seront reçues avec reconnaissance. Prière de les faire parvenir au plus tôt à Lady Lacoste, 71 rue St-Hubert ou à Mlle Loranger, 94a St-Hubert.



Concours

DU

Journal de Françoise

Le poète national, M. Fréchette, a dit :

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
 FERMA son aile blanche, et repassa les mers.

D'aucuns soutiennent qu'il aurait dû écrire :

OUVRIT son aile blanche, etc.

Quel est votre avis ?

1o — La réponse ne devra pas dépasser 150 mots.

2o. — Elle devra être signée d'un pseudonyme quelconque, mais le concurrent devra garder copie de son manuscrit.

2o. — Le concours ouvert le 6 avril, 1907, se terminera le 6 mai au soir.

6o. — Le premier prix est de dix dollars. Il est offert par M. le sénateur Poirier de l'Acadie.

5o. — Le second prix, cinq dollars est offert par le "Journal de Françoise".

Adressez :

CONCOURS

LE

Journal de Françoise,

80, Rue Saint-Gabriel,

MONTREAL.

Vieilles Lettres

J'ai fait une découverte merveilleuse. Lisez et si vous m'enviez, je vous pardonne de grand cœur.

Figurez-vous une longue malle étroite et basse, couverte de peau de bête non épilée, avec de vieilles ferrures comme on en voit plus, et une clé énorme qui nous fait rêver de trésors difficiles à garder.

Et ce sont des trésors, en effet, toutes ses vieilles lettres poudreuses, jaunies, dont un grand nombre remontent à 1804 et sont adressées aux parents de mes grands parents.

Et il y en a de ces lettres ! Le coffre en est rempli ! Lettres de frères, cousins, amis, voire même des lettres de bons serviteurs pendant l'absence de la maîtresse ! Et celles-là ne sont pas les moins curieuses : écrites d'après le son, les mots s'enfilent les uns dans les autres, il faut lire vite, vite, si on arrête pour respirer, c'est fini, impossible de s'y reconnaître. Il y a d'amusantes lettres de vieilles tantes célibataires, dont la mission unique semble être de tenir la famille au courant des nouvelles, et les familles sont grandes et les naissances nombreuses, et les plumes s'affilent et écrivent en grande écriture difficile à lire, parceque les s, sont des f, que c'est du vieux français, et qu'on a tant à dire qu'il faut bien se hâter et ne jamais manquer l'occasion.

Ah ! les occasions, on les guette allez, en 1806 ! Ecoutez : "J'attends de vos nouvelles par les sauvages qui vous auront vue, ma toute belle, ce qui va me donner la tentation de les embrasser".

C'est un cousin galant à une cousine Cléopée !

Vous imaginez-vous, par tout le pays, les gens à l'affut d'une chance de faire partir leurs lettres ? De longues lettres sur un papier immense et d'une épaisseur qui, de nos jours, nous paraîtrait ridicule. On laissait en blanc la quatrième

page et elle formait enveloppe que l'on fermait avec de la cire ou des pains à cacheter. Comme on prodiguait la cire, il y a dans chaque lettre de grands trous qui nous obligent à reconstituer cinq ou six mots disparus.

Les formules de politesse sont nombreuses, je vous assure que nos ancêtres seraient bien scandalisés de notre désinvolture et de nos phrases écourtées !

J'ai vu une amusante collection de lettres de collégiens de 1804 à 1812 : ils écrivaient du collège de Québec où on leur permettait d'écrire une fois par mois ! Les "culottes" et les "capots" occupent un espace et une importance considérables dans ces lettres ! Rien de plus comique que les détails donnés par ces garçons qui passaient un an loin de leurs parents, et qui attendaient des occasions parfois longues à venir, pour recevoir des choses indispensables. Ces pauvres petits ! Ils s'ennuyaient et n'étaient pas toujours consolés doucement ! J'ai vu quatre lettres qui m'ont frappée par leur ton sévère. C'est une mère qui écrit à son enfant qui devait se désoler : elle l'appelle "mon fils" ; une seule fois dans ces quatre lettres, elle l'appelle "mon enfant", c'est le bout de sa tendresse. L'enfant vient d'avoir onze ans, elle le lui rappelle pour lui recommander de bien travailler, parceque le "temps perdu ne se rattrape pas". Elle lui "enjoint de cesser ces jérémiades inutiles qui sont une perte de temps et de papier". Pas un mot doux, pas une petite consolation, pas un encouragement tendre, c'est ce qu'on peut imaginer de plus froid, de plus sec et de plus austère.

Je serais curieuse de savoir ce que fut plus tard ce parent si durement traité. Je m'en informerai sûrement avant de recommander la méthode de la terrible mère ! Je vous fais

part, là, de ma seule impression désagréable.

Une grosse liasse de lettres de jeunes filles, amies, sœurs et cousines qui correspondent ensemble m'ont paru délicieuses. Il y a là une fraîcheur d'impressions, une activité gaie et des boutades spirituelles si jolies ! Elles se taquinent, se font part de leurs observations fines et souvent moqueuses, elles racontent leur vie et se racontent elles-mêmes avec un naturel charmant.

Quelques confidences intimes apportent la note sentimentale et sérieuse. On ne songeait pas à flirter, en 1804, à Montréal et à Québec d'où on écrit aux parentes de la campagne qui répondent aussi poliment.

Voici un extrait d'une lettre datée du 17 mai 1812 de Montréal. Une jeune fille écrit à son amie :

"Monsieur Le Saulnier a prêché le jour de l'Ascension, et pendant le sermon, il y eut une terrible alarme ; quelque chose ayant craqué dans l'église, quelqu'un crut que le jubé s'effondroit, on cria et cela fit sortir le monde avec une grande précipitation. Les uns croyoient que c'était le jugement dernier, d'autres que les ennemis prenoient la ville, on pensoit que la terre trembloit et on criait au feu, et imaginez que pendant qu'on sortait en foule avec beaucoup de presse et de grands cris, un bataillon passait avec la bayonnette au bout du fusil, allant à l'exercice, quelqu'un courut dire aux religieuses de fermer portes que l'on massacrait tous les prêtres et le peuple ! Les pensionnaires et les sœurs se sauvèrent par le chemin couvert dans un grand désarroi, et tout ce bruit pour rien !

Monsieur Voux et monsieur le Saulnier faisoient leurs efforts pour arrêter la panique, c'étoit inutile. A la fin, les esprits se remirent un peu, une partie des gens revinrent à l'église, les autres se sauvèrent chez eux gardant leur épouvante. Plusieurs ont été froissés dans la foule, pour moi je n'y étais pas et j'en remercie Dieu. Je voudrais écrire à mademoiselle Angèle, mais cela ne se peut pas faute de tems. Vous qui en avez beaucoup, faites-moi, je vous prie, le détail de vos plaisirs champêtres.

Enfin, je vous embrasse tout autant que mes bras peuvent s'étendre.

Je suis obligée de finir, car tout me presse."

Et voici pour terminer, un autre petit bout de lettre de la même à la même :

"Votre jolie lettre n'a fait qu'augmenter mes désirs à en être exigeante, impatiente et insassiable, ainsi, ma reine, voyez ce que vous avez à faire! Mais, je ne vais pas jusqu'au murmure, vous m'en feriez ressentir toute la peine que vous en prendriez! J'espère avoir une part dans vos prières, sachant que vous connaissez la plus haute vertu".

Dites, n'est-ce pas exquis, et ne vous ai-je pas régalaé aujourd'hui, chères lectrices? avec ces vieux souvenirs où je pourrais puiser indéfiniment.

Danielle Aubry.

Propos d'Etiquette

D. Puis-je répondre à un monsieur qui m'envoie un cœur en sucre ?

R.—Assurément ; il faudrait, vous, que vous eussiez un cœur en marbre pour laisser ce cadeau si significatif sans remerciements.

D. Dans un diner de huit à dix doit-on écrire le menu ?

R.—Non. Je ne suis pas prête à dire, non plus, qu'il faille toujours écrire le menu dans un diner cérémonieux.

D. Doit-on pour le même nombre de personnes marquer les places d'une carte de visite portant le nom du convive ?

R.—Pour un aussi petit nombre, il vaut mieux ne pas marquer les places. Les hôtes peuvent, dans ce cas, facilement indiquer à leurs invités les sièges qu'ils doivent indiquer.

D. D. La soupière paraît-elle sur la table dans un dîner de cérémonie ?

R.—Non.

Lady Etiquette

Quelle merveilleuse exposition de chapeaux que celle que l'on voit à Mille-Fleurs! Toute la ville y court. 527, rue Ste-Catherine Est.

Le bonheur est encore pour l'homme la meilleure eau de Jouvence.

JULES CLARETIE.

CORRESPONDANCE

Chère amie,

Une nouvelle pour commencer. Mille-Fleurs, le Mille-Fleurs cher aux femmes de goût, et, si avantageux à ton piquant minois, ma chérie, a changé de local. Le coquet magasin de chapeaux a maintenant fixé ses pénates au No. 527, rue Sainte-Catherine Est. Ce n'est pas loin de l'ancien domicile en somme, mais quelle différence dans le goût et le chic de la disposition des lieux !

Tout est neuf, frais, pimpant, gracieux ; les décorations faites avec une exqu Coastité d'artiste. Un beau rêve, ma chère, un rêve charmant, qui, pour une fois, s'est fait douce réalité.

Et puis, les ravissants, les merveilleux chapeaux de printemps qu'on peut admirer à l'étalage ! Tiens vrai, c'est une véritable joie pour les yeux. Il y en a de toutes sortes, et, garnis avec un goût si sûr qu'on les dirait tous sortis des fins ateliers parisiens. C'est le paradis des chapeaux, et toutes les dames de Montréal porteront, sans tarder, leur commande à cette maison si essentiellement canadienne et, qui accomplit vraiment des prodiges pour donner à toutes la satisfaction la plus complète.

Tu crois que j'exagère ? Viens voir, plutôt. C'est le moins que l'on puisse faire à Mille-Fleurs, une visite. Puis on y retourne toujours.

Tendrement tienne,

YVETTE BONTON.

Le Killarney de l'Amérique

Nichés dans un cadre de rives magnifiquement boisés, s'étend une série de beaux lacs, à 145 milles au nord, de la ville de Toronto, Ontario. Ces lacs sont connus sous le nom de "Lake of Bays Region". C'est une chaîne de sept lacs sur lesquels sont semés des îlots ravissants. Il y a de bons hôtels à travers ces parages et un bon service de bateaux à vapeur, se dirigeant à tous les endroits qui attirent l'attention du touriste, du pêcheur ou de l'homme de sport. C'est justement l'endroit retiré que l'on devrait visiter durant les mois d'été. Pour autres détails et publications gratuites illustrées, s'adresser à J. Quinlan, Gare Bonaventure, Montréal, Que.

LE BON TON

Qui ne connaît aujourd'hui que cette maison de modés a fait son chemin d'une façon très heureuse parmi tant d'orgueilleuses rivales.

Fière de ce succès, si bien mérité d'ailleurs, Mme Dewitt, la directrice de ce remarquable établissement, continue d'offrir à sa clientèle le plus bel assortiment de chapeaux qu'il soit possible d'admirer.

LE BON TON

448 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

LES CONTEMPORAINS. — Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8° Abt : Un an, 6 francs. Un numéro, ofr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en mars 1907 : Edgar Poé, poète américain. — Boucher de Perthes, directeur des douanes. — Général Menou — Anaïs Ségalas, poète et romancier. — Duc de Persigny, homme politique.

Biographies à paraître en avril 1907 : Général Malet. — Camille Desmoulins, conventionnel. — L.-L. Boilly, peintre, lithographe — Mgr Biet, apôtre du Thibet.

5, rue Bayard, Paris, VIIIe

POUR PARAITRE DANS LA "REVUE HEBDOMADAIRE" DU 1er MARS AU 31 DECEMBRE 1907

ROMANS : — Après le roman en cours, la "Revue Hebdomadaire" publiera : Un roman de M. René Boylesve : "Le Meilleur Ami". Un roman de M. Georges d'Espèrès : "Le Briséur de chaînes". Un roman de M. Henry Bordeaux : "Cœurs incertains". Une nouvelle de Mme Marcelle Tynaïre.

ARTICLES : — Parmi les prochains articles : "La Société française sous le Consulat", par M. Albert Vandal, de l'Académie française. "Napoléon dans la littérature au dix-neuvième siècle", par M. Henry Houssey, de l'Académie française. "La Cour de Catherine II, d'après les papiers du comte Esterhazy", par M. Ernest Daudet. "Les Retraites ouvrières", par M. Rousselle. "Les Mémoires de la comtesse de Boigne", (deuxième partie), publiés par M. Charles Nicoulaud. "Les Tribunaux d'enfants", par M. Félix Klein. "Le Traitement du Cancer", par M. le docteur Doyen. "Les partis au Reichstag", par M. Henri Moisset. "Les découvertes du chimiste Moissan", par M. Colson, professeur à l'Ecole polytechnique. "Pages inédites tirées des archives de la Bastille", par M. Funck Brentano. "Le Prix Goncourt", par M. J.-H. Rosny. "Les dernières élections anglaises et le socialisme municipal", par M. Roger Lambelin, conseiller municipal de Paris. "A Madagascars", par MM. Marius et Ary Leblond. "Voyage au Canada", par M. Jean L. onnet. Des articles de MM. Maurice Barrès, marquis Costa de Beauregard, Emile Faguet, Frédéric Masson, de l'Académie française ; Welschinger, de l'Institut ; Jules Bois, L. Madelin.

Représentant au Canada : Léon Lorrain, 107, rue Saint-Denis, Montréal.

Le Nouveau Québec

“Le Nouveau Québec” ! voilà un titre, certes bien trouvé et qui nous prépare à la révélation d’une nouvelle province qui doit nous être chère presque à autant de titres que la première.

“Le Nouveau Québec” est un volume considérable, avec gravures et cartes géographiques, destiné à nous faire connaître le Témiscamingue, c’est-à-dire la plus attrayante de nos régions à coloniser, ainsi que ses ressources agricoles, forestières, minières et sportives. Ce livre est écrit par M. A. Pelland, publiciste du ministère de la Colonisation.

C’est avec un vif intérêt que nous avons parcouru cet instructif recueil. Et nous espérons qu’il fera beaucoup pour faire connaître et aimer une région avec laquelle on n’est malheureusement pas assez familier. Quand les ressources, la fertilité du sol, l’abondance de richesses de toutes sortes que possède le Témiscamingue seront mieux connues, nous pourrions espérer un plus grand essor à la colonisation.

Nous avons des régions, à nos portes, tout aussi riches que celles de l’Ouest lointain et combien de colons cependant s’aventurent dans les plaines éloignées du Manitoba et du Nord-Ouest, ignorant qu’ils ont tout près d’eux l’abondance, l’aisance, et qui sait, peut-être même le bonheur.

“Le pays situé à l’est du lac Témiscamingue, écrivait naguère encore cet artiste de la plume, qui s’appelait Arthur Buies, dans la province de Québec, forme une admirable série d’ondulations, sans montagne sans rocher, où croissent le pin blanc, l’épinette, le cèdre, le sapin, le tremble et le bouleau. Quelquefois aussi, à de rares intervalles, on y trouve des érables et des merisiers par groupes clairsemés et solitaires. Ces ondulations qui s’étendent sur des centaines de milles, offrent le plus beau champ possible à la colonisation, outre que le climat y est moins rigoureux et plus uniforme que dans beaucoup d’endroits situés sur les bords du Saint-Laurent.”

M. Onésime Reclus, le fameux géographe français, s’intéressa avec d’autres personnes à la colonisation

du Témiscamingue. Il fut aidé dans son œuvre par M. Lucien Bonaparte Wyre, et l’on fit même circuler, en France des listes de souscriptions.

Les marchands de Montréal aidèrent aussi à ces projets en se formant en société de colonisation. Les développements ont été assez rapides, et, au dernier recensement, on donnait le nombre des cantons, qui comprenaient Ville-Marie, Duhamel, Guigues, Laverlochère-Baby, Fabre, leur évaluation qui se montait au total de \$621,459 et le nombre de résidents 3080.

Cette marche satisfaisante vers le progrès doit son rapide avènement aux voies de communication maintenant plus commodes et plus rapides qu’il y a entre le Témiscamingue et les autres parties de notre province. C’est grâce aux démarches faites par M. P. Gendreau auprès du parlement fédéral qu’on entend maintenant le sifflet des locomotives par tout le nouveau Québec. “Le R.P. Gendreau, dit le publiciste, fut le bon génie, l’âme du Témiscamingue. Ses travaux sont comparables à ceux du curé Labelle”. On ne saurait faire de meilleur éloge.

Sous le rapport de la beauté et de la salubrité du climat, M. le notaire A.-E. Guay, un des plus anciens résidents de Ville-Marie, dit :

“Je puis garantir que notre région occupe le premier rang dans tout le Canada, car nous n’avons jamais eu de maladies épidémiques ou contagieuses, et en général, la population est robuste et jouit d’une bonne santé. La cause principale en est que l’air est sec et léger, l’eau excellente.

“J’ai constaté que bien des personnes sont venues ici débiles, malades condamnées par les médecins ; après un séjour relativement court, dans notre colonie, elles sont redevenues en bonne santé.”

“Il ne meurt presque jamais d’enfants, au Témiscamingue, bien que les naissances y soient nombreuses.”

“Vers le 15 septembre 1904, dit encore le notaire Guay, j’ai visité la ferme de M. Klock, sur le lac des Quinze, à environ 30 milles plus haut que Ville-Marie ; cette ferme contient 165 acres en culture. J’ai été étonné de la beauté et de l’abondance de la récolte en grain, foin et légumes ; je n’ai jamais rien vu de mieux dans toute la province. J’ai remarqué

que la maturation était aussi avancée qu’à Montréal.”

La culture des fruits : pommes groseilles, raisin, etc., réussit bien.

La contrée du Témiscamingue est encore une des plus belles régions forestières qu’il y ait dans la province de Québec.

Des “chantiers” nombreux y font des opérations considérables. Ces “chantiers” ont le double avantage de fournir de l’emploi aux colons durant l’hiver, et de leur offrir, en outre, un excellent marché pour écouler les produits de leur culture.

Les ressources minières sont aussi très abondantes. Il y a des mines de plomb argentifère, d’autres de fer, de métal, de mica, voire aussi d’or et d’argent.

On trouve de plus, à différents endroits une excellente terre à brique, de magnifiques carrières de pierre à chaux et des gisements de phosphate de chaux.

Les pouvoirs hydrauliques au Témiscamingue, offrent à l’industrie un champ puissant d’exploitation : lacs, rapides, rivières donneront des pouvoirs nombreux et précieux.

Quant aux ressources sportives, on peut dire que cette région est un paradis pour les chasseurs et les pêcheurs. Dans les forêts, l’orignal, le caribou, le chevreuil et la perdrix abondent. Les loups et les ours se rencontrent aussi pour ceux qui aiment les émotions plus vives.

Les lacs sont extrêmement poissonneux ; on y trouve le saumon, la truite, le ouanachiche, l’anguille, le doré, l’esturgeon, l’éperlan, l’achigan, etc., etc.

Les colons déjà établis au Témiscamingue ont fourni à l’auteur du “Nouveau Québec”, des témoignages très-précieux sur les avantages qu’ils avaient remportés de leur établissement dans ces régions.

Le prix des terres au Nominique est purement nominal. Le colon y retirera tous les avantages possibles. Quand on songe qu’il varie entre 20 cents et 60 cents l’acre, on peut concevoir combien il est facile de devenir très vite un gros propriétaire. D’ailleurs, le gouvernement provincial et les Sociétés de Colonisation font tout en leur pouvoir pour faciliter au colon ou à l’immigrant une position avantageuse qui les encouragent à se fixer dans ce pays.



2012—Petit Paletot empire de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 2 1-2 vgs en 36
 2 64—Boléro de 30 à 40 pds de buste. Matériaux, 1 v. en 48 pes.
 2051—Boléro de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 3 Ags en 86.

S'ADRESSER POUR PATRONS: 10 CENTS CHACUN, AU "JOURNAL DE FRANÇOISE"

L'IDÉAL

La Femme et l'Assurance

Recettes Faciles

On s'arrête et on admire, devant les jolies vitrines du si bien nommé "IDEAL". On entre et on y achète, puis ce qu'on en sort réjouies et contentes !

Surtout, à l'occasion du joyeux printemps et de l'exposition on dirait que ces vitrines rivalisent à qui mieux mieux, pour ce qui attire et retient l'œil le plus artistique, pour ce qui tente la fantaisie la plus capricieuse, pour ce qui accommode la bourse la plus modeste.

Et dans le service de la confection, que de ravissantes toilettes de sortie où d'intérieur viennent encore confirmer la haute renommée de la bonne Maison.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

La vertu des femme passe pour une chimère parmi ceux qui ne fréquentent que celles qui en sont dépourvues.—Raoul Lucet.

Je considère que c'est un devoir pour la femme d'assurer sa vie quand elle le peut, et elle le peut dans la plupart des cas. Même au prix de beaucoup de sacrifices, la femme devrait prendre le moyen le plus sûr de se protéger elle-même, ou dans le cas de sa mort, de protéger ses enfants, si elle est mère de famille. Et ce moyen, c'est l'assurance. Je vous en ai expliqué les différents modes, il ne vous reste plus que l'embarras du choix.

Aux modes divers d'assurances dont je vous ai déjà parlé, je ne dois pas oublier d'ajouter l'assurance conjointe qui consiste en une police sur deux ou plusieurs têtes qui mettent en commun leurs entreprises ou leurs intérêts.

Les époux surtout doivent contracter une telle assurance. Tous les deux ne peuvent en bénéficier. Le mari peut être enlevé à l'affection de sa compagne, et la laisser dans un état voisin de la misère. La femme de son côté estimerait qu'elle ne doit pas laisser dans les embarras financiers, les soins matériels à donner aux enfants, son époux bien-aimé, et, volontiers elle se prêterait à cette assurance conjointe qui assurera l'avenir en cas de malheur et de mortalité.

La Sauvegarde, Compagnie d'assurance à vie, qui a son bureau d'affaires, 7, Place d'Armes, offre toutes les garanties et toutes les sécurités que l'on puisse désirer. On ne saurait mieux faire que de s'adresser à elle pour toutes affaires concernant une assurance à prendre. Cette compagnie offre aussi les taux les plus avantageux et les conditions les meilleures à ses assurés.

Lady Business.

(Une correspondante nous ayant demandé une ou deux manières de préparer le salsifis, nous nous sommes adressé à l'École Ménagère qui nous a très aimablement donné celles-ci :)

SALSIFIS AU VELOUTE.—Mettre tremper les salsifis (environ 2 paquets ou 12 à 15 racines) dans de l'eau froide pendant 1 heure, puis gratter chaque salsifis avec un couteau pour enlever la peau noire et à mesure les jeter dans de l'eau froide dans laquelle on a mis 1 cuillerée de vinaigre. Quand ils sont tous nettoyés les mettre bouillir dans 1 1-2 pinte d'eau froide, les faire bouillir quelques minutes, les égoutter, les rafraîchir, (rafraîchir veut dire : passer à l'eau froide), les couper en deux. Mettre fondre dans une casserole, et deux grandes cuillerées à soupe de farine, ajouter 1-2 pinte d'eau chaude et 1 pincée de poivre. Tourner sur le feu jusqu'à ébullition ; mettre les salsifis blanchis dans la casserole, faire de

Le livre de l'épouse

Par Paul Combes. Un beau volume in-8°
 Couronne de 208 pages. Broché: 3 fr.;
 reliure percaline, tranche rou-
 ge: 4 fr.— Aubanel Frères,
 éditeurs, à Avignon.

Ce volume est le premier d'une "tétralogie" qui a pour titre général: "Les Quatre Livres de la Femme.", et que l'auteur consacre à une fine et profonde analyse du quadruple rôle de la "compagne de l'homme" en tant qu'"épouse", "maîtresse de maison", "mère" et "éducatrice".

Nous retrouvons, dans ce travail, les hautes qualités que nous avons déjà louées dans le "Problème du Bonheur", ce précédent volume de la "Bibliothèque Aubanel Frères", dû à la plume du même écrivain.

C'est toujours ce style clair, pur, élégant, qui donne aux phrases un charme pénétrant; — une grande netteté d'idées exprimées avec une telle vigueur d'images que la plupart entrent dans l'esprit avec une force irrésistible et n'en sortent plus. Il y a, dans le "Livre de l'Épouse", comme dans le "Problème du Bonheur", des passages inoubliables.

On retrouve, en maint chapitre, les idées favorites de l'auteur du "Problème du Bonheur". Il applique, à la félicité conjugale, les principes si simples, si faciles à suivre, qu'il a exposés dans le précédent volume.

Il montre à l'épouse que le moyen le plus sûr de réaliser son propre bonheur consiste à faire tout ce qui dépend d'elle pour rendre son mari heureux. Il expose, tout au long, comment, dans la vie ordinaire, la femme doit s'y prendre pour faire le bonheur de son mari et le sien propre.

Rien de plus intéressant, rien de plus instructif surtout que les détails donnés par M. Paul Combes sur la sympathie, sur le désir de plaire, sur l'amour sensible et sur sa transformation en affection conjugale, après une crise à laquelle échappent peu de ménages.

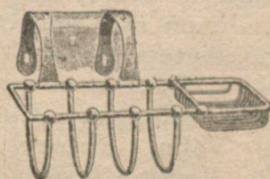
Comme c'est "vécu", (suivant un mot à la mode), et comme cela est différent des quintessences fausses et imaginaires des romanciers sur l'amour, la passion, etc. En quelques pages, l'auteur nous fait regarder dans notre propre cœur, et il met en évidence qu'il n'y a rien de mystérieux dans l'amour qui n'est qu'une forme spéciale de la sympathie.

Les femmes mariées et les jeunes filles à marier feront bien de lire toutes ce bon et utile "Livre de l'Épouse". Elles y trouveront la solution de bien des problèmes qui les tourmentent, et les moyens de surmonter tous les obstacles qu'elles peuvent rencontrer dans la vie conjugale.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL.

Pour chambre de bains.



L. J. A. SURVEYER,
 52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

nouveau bouillir la sauce, puis faire cuire au moins une heure, c'est-à-dire jusqu'à ce que les légumes soient tendres. Au bout de ce temps la sauce est réduite. Saupoudrer de persil haché.

SALSIFIS EN SALADE. — Mettre tremper les salsifis 1 heure à l'eau froide avant de s'en servir. Puis les gratter et les mettre à mesure, dans de l'eau froide légèrement acidulée de vinaigre, puis les mettre dans une marmite avec de l'eau froide légèrement salée. (Une cuillerée de farine délayée dans de l'eau les rendra plus blancs.) Au bout d'une heure et quart, s'ils sont tendres, les égoutter, Assaisonner de sel, poivre, sucre, persil, huile et vinaigre. Il en est qui ajoutent du cerfeuil et des échalottes finement hachées.) Entourer le plat d'œufs durs, coupés en tranches et de betteraves cuites au four. Proportions: 1 cuillerée à café de sel, 2 cuillerées à soupe d'huile, 1 pincée de poivre, 1 pincée de sucre, 1 cuillerée à soupe de vinaigre ou 1 cuillerée de jus de citron.

CREME DE RIZ ET D'AMENDE. — Lavez et faites cuire à la vapeur une tasse de riz avec une cuillerée de sel (à thé). Quand il est cuit, sucrez-le au goût. Servez dans des verres; ne les remplissez qu'à moitié, et mettez deux ou trois cerises confites sur le dessus du riz. Finissez de remplir les verres avec de la crème fouettée; ajoutez deux cerises de plus et piquez cinq ou six amandes.

CARAMELS AU CHOCOLAT. —

Ayez un quart de livre de chocolat râpé, deux verres de crème, une cuillerée de miel, un peu de vanille et deux tasses de sucre en poudre. Mettez dans une bassine le tout ensemble, placez sur le feu et maniez jusqu'à ce que le mélange soit arrivé au degré de consistance et de couleur voulus. Huilez un marbre ou un plat ordinaire, et versez la composition dessus. Lorsque le caramel est à moitié refroidi, coupez-le avec un couteau huilé et laissez le refroidissement s'achever.

Jolies chaussures pour vous mesdames

Styles nouveaux de printemps et d'été.

A. LECOMPTE FILS
 Angle Sainte-Catherine et Sanguinet.

JEAN DESHAYES, Graphologue
 1373 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques
 Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité: **ONDULATIONS-MARCEL**
 Tél. Bell: Uptown 2508 Montréal.

MESDAMES,
 Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies: 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 791 Notre-Dame-Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1337 Ste-Catherine Est.

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.

Energique, Inoffensif et Garant.

Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.

A. I. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORSAUX PIEDS!

Pages de la Jeunesse

Causerie

Avec la sixième année du "Journal de Françoise" vous allez constater, chers neveux et chères nièces, que la page des enfants subit une métamorphose. Elle a grandi avec vous et la revue dont elle fait partie ; et dorénavant, afin de déraciner dans certains esprits l'opinion que Tante Ninette ne s'adressait qu'aux plus petits, j'ai voulu donner à mon royaume une extension plus grande sous le titre nouveau que vous lisez maintenant en en-tête.

Je veux qu'on comprenne bien dès ce jour que je m'adresse à tous : enfants, adolescents et jeunes, et la jeune fille de vingt ans qui voudra faire partie de ma nombreuse famille sera tout aussi bien reçue que la fillette de dix ans ou le garçonnet de six. Je compte même que mes aînées m'aideront à rendre plus fructueux mes efforts par leur collaboration, voire même leurs avis. De mon côté, je saurai bien leur faire une part instructive et attrayante dans les pages de la jeunesse, en leur proposant des concours qui leur donneront un travail agréable et récréatif et des récompenses dont leur bibliothèque bénéficiera de la manière la plus utile comme la plus intéressante.

Les plus jeunes de ma famille ne seront pas négligés, je vous en assure, et je me repose un peu sur mes aînées pour m'aider à les amuser et à leur faire aimer ces pages. Qu'elles encouragent les plus petits à répondre aux jeux d'esprit proposés, à demander un renseignement, historique ou autre, en un mot qu'elles leur enseignent à s'intéresser à ces pages qui leur appartiennent à eux aussi, et quand ce but sera réalisé nous obtiendrons peut-être de la directrice

quelques pages de plus, ce qui me permettra de publier alors le journal d'une jeune Polonaise de seize ans, traduction intéressante que nous devons à la plume féconde de Mademoiselle de Linden, et que le manque d'espace ne me permet pas de faire paraître dès maintenant.

Allons, mes chères nièces, à l'ouvrage, donnons-nous la main et rivalisons de zèle et de bonne volonté afin de faire des pages de la jeunesse, à partir de cette année, le coin le plus gracieux et le plus fleuri du "Journal de Françoise".

TANTE NINETTE.

Jeux d'Esprit

CHARADE

Avez-vous dans mon deux, lorsqu'il est mon premier, entendu quelquefois les sons de mon entier ?

DEVISE

Quelle est la femme de lettre du XVIIIe siècle qui avait choisi pour devise une lampe allumée et ces mots :

"Pour éclairer, je me consume".

(Que mes jeunes savantes cherchent sans se lasser)

Réponses à Jeux d'Esprit

Que de gens après lui mon premier fait courir !

Toujours dans une étoffe on trouve mon deuxième.

Au bout de mon troisième, aimes, il faut mourir.

Devant mon tout, l'Anglais proféra maint blasphème.

Réponse :

Ont répondu : Josette St J. Alphonsine St-Jean, Junon et Vénus, Jules V. Lucrèce, L. Antoinette Lalonge, Justin Mirbau, Marie-Louise, Picard, Lucette, O Bêlanger, J. Longtin, Amédée Valin, Thérèse L'Heureux, Annette Martin, Joseph Arsenault, Loulou Bêlanger, Fille unique, Maquillée, Orpheline, Petite maman et Joseph Paradis.

LEGENDE

Quel est l'humble arbuste qui, selon la légende, a le pouvoir de préserver des bêtes venimeuses, et quel est le saint d'Irlande qui se sert de ces branches pour précipiter tous les reptiles de l'île dans la mer ?

Réponse : Le coudrier, St. Patrice.

Ont répondu : Amédée Valin, Marie-Louise Picard, Lucette, O. Bêlanger, Maquillée, Joseph Paradis et Petite Maman.

ANECDOTE HISTORIQUE

Il arriva un moment sous Louis XIV que les revenus de la cour donnèrent à un tel point que les employés de la cour eux-mêmes ne recevaient plus leur solde à date fixe. Or, un jour, les chanteurs vinrent réclamer le paiement immédiat de leurs gages : Messieurs, leur répondit le ministre, il nous faut d'abord contenter ceux qui pleurent, plus tard nous penserons à ceux qui chantent."

Variétés

Au commencement de ce siècle, lisons-nous dans un journal, il était de coutume, en plusieurs cantons suisses, d'obliger tous les nouveaux mariés de planter, sur les bords des routes, six arbres au moment de leur mariage et deux à la naissance de chaque enfant.

On devait, à cette loi, l'avantage de voir les routes bordées la plupart estimait à huit ou dix milliers les plantations qui se faisaient chaque année.

Le "Journal d'Hygiène" s'est amusé à faire un amusant résumé des coutumes chinoises qui semblent être en quelque sorte la contre-partie des usages européens.

Ainsi, en Chine, on se réjouit à la mort de ses parents. Une fiancée pleure quand elle va dans la demeure de son époux. Un chinois s'informe toujours non de votre santé mais de



Pages de la Jeunesse



vosre revenu. Il s'offense si on lui demande des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Il se couvre la tête quand il vous rencontre, revêt des habits blancs quand il est deuil. Le titre d'un livre est à la fin ; il se lit de droite à gauche et de bas en haut. Les écoliers récitent leurs leçons en tournant le dos au maître. Les mères n'embrassent jamais leurs enfants. Les diners chinois commencent par les fruits et finissent par la soupe. Les Chinois montent à cheval à droite. Dans leurs constructions, ils commencent par le toit. Les Chinois ne se coupent jamais les ongles et on voit des mandarins qui en portent de 10 centimètres de long. Leurs journaux ne parlent jamais de politiques. Enfin, l'aiguille de la boussole, au lieu de se tourner vers le nord, se tourne vers le sud.

Est-ce l'excès d'une civilisation spéciale ? Est-ce de la barbarie atavique ? Voilà ce qu'il est difficile de déterminer. On peut affirmer, en tout cas, que beaucoup de ces usages asiatiques ont le tort d'être pratiquement illogiques, ce qui donne une fâcheuse impression de l'ensemble.

Une curieuse coutume des paysans de Roumanie.

Lorsqu'une jeune fille est en âge de se marier, son trousseau, qui a été fait et brodé par elle, est placé dans un grand coffret. Un futur époux se présente-t-il, il a le droit d'ouvrir le coffret et d'en inspecter le contenu. S'il est satisfait de la quantité des objets qu'il renferme, il demande officiellement la main de la fille ; si, au contraire, le trousseau ne lui convient pas, il peut se retirer sans qu'on puisse considérer ce fait comme une impolitesse.

Très pratique, comme on le voit, les paysans de Roumanie.

Un jour, Berryer souleva un tumulte dans la gauche par une attaque excessive. Une partie de la Chambre se leva, demandant que l'orateur fût rappelé à l'ordre.

Gravement, le président Dupin interrompit Berryer.

—Je prie l'orateur qui est à la tribune de respecter les sentiments de ses honorables collègues et leurs personnes, sinon je me verrai forcé de lui appliquer les sévérités du règlement.

Et les naïfs d'applaudir à la sermon du président, pendant que, se penchant sur son épaule, celui-ci disait sournoisement à Berryer :

—Va donc, cogne dessus, tu es en verve !

Sincérité parlementaire !

Remède facile à employer.

Voici une petite leçon d'économie domestique qui peut être utile et souvent nécessaire à ceux et celles de mes neveux et nièces qui passent la belle saison à la campagne.

Les piqûres d'insectes, guêpes, frelons, abeilles, cousins, qui deviennent si souvent dangereuses lors-

qu'on les néglige, sont immédiatement guéries en les frottant avec un poireau. L'enflure disparaît aussitôt et la partie blessée cesse absolument de faire souffrir.

Hier, Totor a été méchant.

—Tu seras privé de dessert, lui dit sa maman.

—Ça m'est égal, répliqua Totor très digne.

Au dessert, Totor, ne bronche pas.

—Tu ne dis rien ? lui demande sa mère.

Alors, Totor, avec des larmes dans les yeux :

—Puisque ça m'est égal, donne-m'en tout de même !

Dieu se cache dans la pauvreté : le pauvre tend la main et c'est Dieu qui reçoit.

(Saint-Jean-Chrysostôme.)

DEPOSEZ A LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT OF MONTREAL

FONDEE EN 1846

La seule Banque incorporée, en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente des autres Banques) est rédigée de manière à donner toute la protection possible à ses déposants

Capital souscrit	\$2,000,000
Capital payé	600,000
Fonds de réserve	900,000
Actif total au-delà de	21,000,000

Nombre des déposants, plus de 89,000

Bureau Chef et Huit Succursales à Montréal

Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant

CREDITE TOUS LES TROIS MOIS

Il vous fera plaisir de voir votre Compte de Banque grossir petit à petit. Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit



**Demandez une
de nos petites
Banques à do-
micile.**



**Ceci vous faci-
litera l'Epar-
gne**

A. P. LESPERANGE,
Gérant

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(suite)

Sans se lever, fermant à demi ses yeux trop noirs, elle récita d'une voix chantante et rythmée:

Quand nous serons vieux, très vieux,
Nous nous aimerons encore.
Quand nous serons vieux, très vieux,
Nous nous aimerons bien mieux,
Qu'aux heures de notre aurore.

Qu'emportent les cheveux blancs
Auréolant un front blême !
Qu'emportent les cheveux blancs
Va ! nos pauvres doigts tremblants
Sauront se joindre quand même.

Et lorsque nous serons las,
Chère, de trop longtemps vivre,
Et lorsque nous serons las,
Je veux que le m. me glas
En nous berçant, nous délivre.

Georges Nessyer, interrompant, se mit à railler ce "péché de jeunesse".

—C'est de la poésie de mirlitons. Le public, en me détournant par son indifférence de cette voie néfaste, m'a rendu un service immense. Le charme de la diction que Mme Givreuse-Parolles vient de prêter à mes vers ne peut les sauver. C'est dire qu'ils sont irrémédiablement condamnés.

Les yeux de Marcelle avaient un regard humide; la valeur de l'œuvre lui importait peu, elle n'en retenait que la pensée. Cette idéale tendresse de deux cœurs demeurés toujours constants l'émouvait. Que Georges rêvât d'un tel bonheur l'auréolait de vertu et de bonté aux yeux prévenus de la jeune fille.

Un poète dissipé, dépensier, épris de plaisir, ne chanterait pas ainsi la douceur d'une vieillesse embaumée des fleurs du printemps défunt. On ne disait du mal de Georges que par jalousie: toujours les hommes de haute

valeur suscitent des envieux. Pauvre Georges! "Quand nous serons vieux, très vieux..."

Elle se voyait couronnée de cheveux blancs, appuyée sur l'ami fidèle... Lui aussi, pourrait trouver en elle un appui: elle le comprendrait si bien! Elle aiderait à l'essor de son talent en lui donnant cette paix et ce bonheur qu'on disait lui être nécessaires.

Marcelle s'en voulut de n'avoir opposé à la volonté de sa mère qu'une résistance passive; ce n'était point assez, la conquête du bonheur vaut bien que l'on bataille. Il lui faudra faire mieux comprendre à Mme de Givre que nulle joie ne pourrait exister pour elle en ce monde, si cette joie ne lui venait par Georges Nessyer. Comment sa mère, qui l'aimait si profondément, aurait-elle le courage de la contrister?

—Monsieur Nessyer, voulez-vous venir prendre une tasse de thé?

Marcelle renouvelait son invitation avec un peu d'impatience. Il lui tardait de donner au jeune homme l'occasion de lui dire à mi-voix une de ces phrases jolies et vagues dont son cœur précisait si bien le sens à son gré. Mais le romancier n'éprouvait aucune hâte à quitter la sellette sur laquelle, à son entrée, on l'avait fait asseoir; avec un plaisir jamais lassé, il goûtait l'encens qu'à l'envi on brûlait devant lui. Rarement autant qu'aujourd'hui, après une froideur d'accueil dont il s'était senti heurté, la comtesse ne s'était montrée ainsi admirative de ses productions. Elle les citait avec des mots d'éloges dont la banalité n'offusquait point l'auteur. Il suffisait à son amour-propre

que l'éloge y fût, et il tenait à en profiter. Peut-être aussi mettait-il une certaine coquetterie à ne pas trop vite céder au désir d'accaparement que ne dissimulait point Marcelle. Georges était sûr, avec elle, de retrouver toujours les mêmes dispositions flatteuses.

Les jeunes filles, en général, ne se doutent guère de l'importance que donne à la moindre de leurs attentions trop clairement bienveillantes, la fatuité masculine. Elles consentent à laisser voir qu'on ne leur déplaît point. C'est assez pour qu'on les suppose charmées.

La femme la plus coquette, celle qui a le mieux conscience de son pouvoir, en vient aisément à douter de cette puissance dès que ses sentiments entrent en jeu, mais les hommes, eux, souffrent rarement de cette méfiance; Marcelle, qui cherchait le moyen de donner à la timidité de Georges Nessyer le discret encouragement qu'elle croyait nécessaire, ne soupçonnait pas que depuis longtemps chacun de ses mots, chacun de ses gestes, ne trahissaient que trop clairement, aux yeux du jeune homme, ce qu'elle le supposait incapable même d'oser espérer. Elle eût été bien surprise d'apprendre que l'hésitation de Georges ne venait pas d'un excès de modestie, mais de considérations toutes personnelles.

Que Mlle de Givre plût à l'écrivain, cela demeurait indéniable. Qu'elle fût, avec sa fortune, ses relations, le summum de ce que pouvait espérer son ambition, voilà ce dont Georges avait été lent à se convaincre. De plus, il redoutait le changement de vie qu'il lui faudrait accepter.

Le gendre de Mme de Givre, à moins de posséder de son côté un hôtel familial, habiterait rue Saint-Guillaume, et la présence de la comtesse ferait sans doute du foyer commun une géôle dont elle serait la vigilante gardienne.

Georges aurait amené Marcelle, si éprise fût-elle, à respecter sa liberté, en serait-il de même pour sa belle-mère?...

Marcelle qui croyait, au premier mot qu'elle daignerait dire, voir le romancier à ses pieds éperdu de reconnaissance, Marcelle, avec sa grâce, sa jeunesse, ses ancêtres et son argent, était par lui pesée sur une balance prudemment réglée.

Une chose qui, entre beaucoup d'autres, si elle avait pu l'apprendre, eût augmenté la défiance de la comtesse et rendu inexorable sa volonté d'écartier Georges Nessyer, fût précisément ce qui entraîna les dernières hésitations du jeune homme et le fit ce jour-là arriver à l'hôtel de Givore avec le dessein de découvrir un peu mieux ses positions.

La nuit précédente, le romancier mondain, dont on attendait qu'il apprît "les devoirs du bonheur", s'était si follement endetté au jeu qu'il avait dû, le matin même, avoir recours à un emprunt usuraire pour couvrir cette déshonorante "dette d'honneur". C'est pourquoi il était heureux de voir la comtesse, dont il avait un peu redouté l'hostilité, se complaire à vanter son talent et s'appliquer à le retenir près d'elle.

Cependant, trop habile pour abuser de ses avantages, il prit prétexte du départ de l'immortel pour se lever — et suivit Marcelle.

Retenue au salon par ses visiteurs, Mme de Givore ne put que vainement s'énerver et dévorer son anxiété, tandis que de la bibliothèque où sa fille et l'écrivain s'attardaient, lui arrivait un chuchotement discret qu'elle interprétait au pire.

V

"Madame,

"Je sais qu'il y a quelque incorrection à faire moi-même la démarche qu'auprès de vous j'ose tenter. Mais je n'ai plus de famille. Seule, ma mère me reste et, vous le savez, elle habite loin de Paris ; son âge, sa santé délicate lui rendent tout voyage difficile et pénible.

"Ici, je n'ai que des amis. Aucun ne saurait vous dire à quel point mon bonheur, mon avenir, ma vie, dépendent de l'accueil que vous me ferez.

"Madame, je voudrais trouver des phrases convaincantes, des mots éloquents... trop ému pour rester maître de ma pensée, je ne puis que vous dire très simplement — trop simplement — : J'aime mademoiselle de Givore et je vous supplie de m'accorder sa main. Si je n'ai malheureusement à lui offrir de fortune, vous n'ignorez pas que, cette fortune, j'ai les moyens de la conquérir et aussi peut-être un peu de gloire, s'il m'est donné de puiser dans un cher bonheur l'inspiration et le courage. Je n'attache vraiment du prix à l'approbation du public, aux succès déjà remportés et me garantissant les succès à venir, que depuis l'heure où m'est apparu un but plus cher, plus doux vers lequel mon travail peut me conduire. Oh ! je sais que mon ambition vous paraîtra démesurée... Mes sentiments pour Mademoiselle de Givore me donnent le courage d'oser plaider une cause qui restera bien mauvaise si votre bonté, votre indulgence n'élèvent aussi leur voix en sa faveur.

"Voulez-vous, madame, être assez bonne pour me fixer le jour et l'heure où je pourrai me présenter chez vous afin d'écouter mon arrêt, ou plutôt — je veux l'espérer — apprendre mon bonheur."

Mme de Givore froissa nerveusement la lettre de Georges Nessyer.

—Voilà... voilà ! murmura-t-elle, j'en étais sûre...

Elle la redoutait, cette lettre, depuis l'avant-veille ; depuis que, le dernier visiteur parti, elle a pu rejoindre Marcelle.

Celle-ci ne lui a fait aucune confidence : mais son regard étincelait de joie triomphante et la comtesse, comprenant le sens des mots échangés, avait attendu leur effet pour agir. L'effet se produisait aussi promptement qu'on pouvait le prévoir.

—Allons, se dit la comtesse, je dois lui être reconnaissante de m'avoir laissé la trêve du dimanche. Il aurait pu écrire dès samedi soir. Il a réfléchi vingt-quatre heures.

Elle regarda le décor aimé de sa chambre très vaste, très haute, très claire. Le comte de Givore avait rassemblé là, pour sa jeune femme, les meubles les plus charmants que pouvait contenir l'hôtel, et quelques autres, brocantés avec un goût sûr et de la plus authentique valeur.

—Que j'ai vécu heureuse ici ! soupira la comtesse.

Il lui parut que tout son bonheur se dissolvait. Après la mort du mari très aimé, la présence de Marcelle avait pu encore créer de la joie. Le temps peu à peu apaisant les regrets, transformait le chagrin en une mélancolie résignée où les souvenirs du passé mettaient leur douceur et comme un reflet des heures heureuses.

Maintenant c'est fini. La paix est morte. Mme de Givore se sent menacée par une puissance ennemie contre laquelle elle se trouve désarmée. Une influence mauvaise, un souffle de désastre ont pénétré jusque dans le refuge familial où elle avait cru sa tranquillité et le bonheur de Marcelle si bien abritées, si bien défendus... Et c'est elle-même qui a laissé l'ennemi s'introduire. Elle aurait dû se méfier.

Par une coquetterie toujours renouvelée, Mme de Givore avait soin de donner à ses déshabillés un cachet en harmonie avec le cadre de sa demeure.

Assise en face de la grande glace ovale surmontant sa table de coiffure, devant le désordre joli des flacons à facettes, des coupes d'émail et des brosses d'argent, avec ses cheveux poucrés de blond centré, en son vêtement soyeux, franfreluché de vieilles Malines, la mère de Marcelle ressemblait vraiment à un harmonieux portrait du temps passé.

La femme de chambre ayant terminé la coiffure, discrètement s'était retirée, laissant Mme de Givore dépouiller son courrier. Et la comtesse demeurait là, en face de cette glace qui renvoyait l'image d'une femme distinguée, jolie ; une femme qui, hier encore, trouvait bon de vivre. Elle s'étonne aujourd'hui de n'être pas, en un instant, vieillie... Mon

Dieu! que cette petite Marcelle la rend donc malheureuse!

—J'ouvrierais si franchement, si joyeusement les bras à ce bon Jacques. Je l'aurais aimé comme un fils, sa présence ne changerait rien à ma vie, je n'éprouverais pas contre lui la jalouse animosité de certaines belles-mères. Non... je le chérirais parce qu'il rendrait ma fille heureuse. Tandis que l'autre... l'autre!

Elle conclut brusquement :

"L'autre, je n'en veux pas!"

Elle alla s'asseoir devant son secrétaire, prit une feuille de papier et commença, d'une plume impatiente qui grinçait :

"Monsieur,

"Je regrette de devoir répondre par un refus à la demande flatteuse que...

Elle s'arrêta.

A-t-elle bien le droit de refuser catégoriquement sans parler à Marcelle?... Mais lui en parler, ne sera-ce pas rendre le refus impossible? Si Marcelle supplie ou se révolte, si elle se fâche, si elle proteste, que faire ensuite?

Ensuite, la mère agira selon son devoir. Elle écrira à ce monsieur qu'il s'est mal conduit en gagnant le cœur de sa fille avant de s'être assuré du consentement de sa mère, et qu'on le refuse. Alors, à moins que ce ne soit un très vilain monsieur, il s'éloignera.

La comtesse sonna, fit appeler Marcelle et, s'efforçant d'être calme, accueillit sa fille en lui tendant la lettre de Georges Nessyer.

—Lis.

Marcelle, devenue très rose, lut lentement; on eût dit qu'elle savourait chacun de ces mots qui lui paraissent traduire la plus sincère passion. A l'expression de son visage, Mme de Givore comprit quelle imprudence elle avait commise. Cette lettre, qu'elle avait trouvée exaspérante et audacieuse, devait sembler toute autre à Marcelle, et c'était mal préparer son jeu que de mettre un

atout de plus dans le jeu de son adversaire.

—Tu as fini?... Il est inutile d'appréhender par cœur ces phrases creuses.

Marcelle ne s'indigna point. Elle rendit la lettre en disant doucement.

—Ces phrases ne sont pas creuses; elles vous paraissent telles parce que vous êtes prévenue contre celui qui les a écrites. Si elles venaient de M. d'Altone, vous ne sauriez trop les admirer.

—M. d'Altone ne les écrirait pas... il n'aurait point à reconnaître que l'ambition de t'épouser est chez lui "démessurée" et que sa cause est "détestable"... D'ailleurs, Jacques n'a pas eu besoin d'écrire, lui: son père était là pour faire la démarche, comme il convient et, à défaut de son père, il eût envoyé un oncle, un cousin, un parent quelconque... Il n'a pas été trouvé dans un chou, lui!

—M. Nessyer a tort de se juger si humblement; il est homme d'assez de valeur pour qui, de sa part, aucune ambition ne soit démesurée. Sa cause n'est point détestable, puisqu'elle devient la mienne. Et, quant à sa famille... ma chère maman, je ne puis croire que vous, si bonne, vous qui m'aimez tant, vous condamniez mon bonheur au nom de préjugés bien effacés aujourd'hui, au nom d'un orgueil de race aussi démodé que les rôles du siècle dernier.

Suffoquée, la comtesse écoutait sa fille — sa fille! renier tout ce qu'elle avait appris à respecter, à vénérer, ce qui, au cours des générations, avait toujours été sacré pour les Givore.

—C'est toi... toi! qui parles ainsi!... Mais, malheureuse enfant, même si ton bonheur dépendait de ce mariage, la mésalliance devrait te faire hésiter... Et ce n'est pas vers le bonheur que tu vas, crois-le bien, mais vers le malheur... oui, oui, le malheur. Je me suis informée et, quoiqu'on ne sache jamais très bien le fond des choses, j'en ai appris assez pour affirmer que ce Nessyer est un dépensier, un écervelé, un... enfin un homme parfaitement indigne de toi. Son talent n'est que du truqué,

il n'ira jamais plus haut qu'il n'est allé et cessera même de travailler dès qu'il n'y sera plus forcé pour vivre, tu peux en être certaine.

—Maman je ne crois pas aux vilaines choses qu'on vous a dites contre M. Nessyer. On le jalouse. Il a des ennemis, c'est bien naturel; tous les hommes de valeur en ont. Vous l'apprécieriez mieux si vous n'étiez prévenue contre lui... D'ailleurs, quand tout ce qu'on raconte serait vrai — et pis encore — quand même je saurais être malheureuse avec lui, je vous dirais: "C'est lui que je veux!" Oui, oui, poursuivit-elle, exaltée, je préfère être malheureuse avec Georges qu'heureuse avec un autre!

—Mon Dieu... mon Dieu! Qu'ai-je fait au ciel pour mériter de t'entendre me parler ainsi!

Marcelle s'apaisa. Calinement elle vint nouer ses bras au cou de sa mère.

—Maman... maman chérie que j'aime... pourquoi voulez-vous me faire du chagrin.

Doucement, la comtesse la repoussa.

—Ne sois pas aussi follement entêtée qu'une enfant. Tu as vingt deux ans, tu devrais pouvoir raisonner... mais non: j'oubliais qu'à vingt ans se commettent les pires enfantillages, ceux qui gâchent la vie, brisent les bonheurs... Tu me désespères!

—Calmez-vous, maman. Je sais, qu'étant majeure, je pourrais agir à mon gré...

—Oh!

—Non, non, rassurez-vous ô je vous aime trop pour vouloir profiter de ma liberté contre vous. Je n'épouserai pas M. Nessyer sans votre volonté.

—Ma chérie!

—Mais, poursuivit Marcelle, je ne merierai jamais. Et comme la vie dans le monde sans celui que j'ai choisi me serait odieuse, je vous quitterai, maman, j'entrerai au couvent. Si la vocation s'éveille en moi avec la souffrance, je pense que vous ne voudrez pas la combattre.

[A suivre]

IL SUFFIT DE GOUTER AU FAMEUX "CAFÉ DE MADAME HUOT"

pour s'expliquer la vogue énorme qu'il a obtenue en quelques années : c'est un café de CHOIX résultant d'une combinaison de cafés des meilleures provenances et assortis de manière à combiner la force, l'arôme, le bouquet qu'une variété unique de café ne saurait jamais donner à la tasse. C'est un café riche qui tonifie le système, qui facilite le travail intellectuel aussi bien que le travail corporel. Il s'en est bu **Un Million de Tasses**, cela veut dire qu'il est de qualité supérieure. Essayez aussi notre assortiment d'**ÉPICERIES EXTRA-CHOIX** Vous n'avez jamais eu rien d'aussi bon au même prix et même à prix supérieur:

Nous payons le fret dans les Provinces de Québec et Ontario	2 lbs. Café de Madame Huot.....	75c.
	1 lb. Thé Japonais "Condor" } On 2 lbs de l'un ou {	40c.
	1 " thé noir Ceylan "Condor" } l'autre de ces thés {	40c.
	1 lb. Montarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile.....	50c.
	1 lb. Poudre à Pâte "Condor" sans rivale.....	25c.
	1 lb. Epices Assorties. Boîtes de 1-4 lb. Les plus hautes qualités.....	50c.

GRATIS

Sur demande notre livret :

"L'Art de préparer du bon Café et du bon Thé."

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs,
Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRACTIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE". Je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain. Votre etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.,
Analyste Public,
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette Poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reques tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA CARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, a9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, a9.40 a.m., a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a9.40 p.m.

DE LA CARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.15 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, L8.45 a.m., b4.45 p.m.
NOMININGUE, L8.45 a.m., b4.45 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (L) Mardi, jeudi et samedi. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (I) Samedi seulement.
A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in 1-2.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte-Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

AVEZ-VOUS un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;
IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aïse et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c.

.. LES VERS ..

Les Pastilles sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Dr Coderre pour

Les Vers Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants : étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU Dr CODERRE POUR LES VERS.

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c. la boîte, ou par la maille sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD.
MONTREAL, Can.

Vous Pouvez Acheter ces Meubles à un Escompte de 33 1-3 POUR CENT.



Vous aurez besoin de nouveaux meubles de quelque sorte que ce soit les lignes désassorties que nous réduisons actuellement, ce qu'il vous faut. Dans tous les cas, pourquoi ne pas venir les voir? En les voyant vous pourrez trouver quelque chose dont vous avez besoin et que vous oubliez complètement. S'il y a quelque chose dont vous ayez besoin, maintenant, vous êtes aussi bien de l'acheter ici que d'aller ailleurs et de payer un tiers plus cher. Cette vente spéciale est le résultat d'un changement que nous avons décidé de faire dans notre commerce.

Nous sommes à changer la compagnie actuelle en compagnie limitée. Il nous faut augmenter notre assortiment afin de répondre à l'augmentation croissante de nos affaires. Voici pourquoi nous avons installé ces lots désassortis de meubles, au troisième étage. Il nous faut les vendre pour faire place aux nouveaux meubles qui nous arrivent maintenant. Vous pouvez choisir n'importe quel article à moins d'un tiers que le prix actuel.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies